



HAL
open science

Un esclave a vu le monde

Camille Lefebvre

► **To cite this version:**

Camille Lefebvre. Un esclave a vu le monde : Se déplacer en tant qu'esclave au Soudan central (XIX^e siècle). *Locus, Revista de História*, 2012, 35 (2), pp.105-143. halshs-00874435

HAL Id: halshs-00874435

<https://shs.hal.science/halshs-00874435>

Submitted on 17 Oct 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un esclave a vu le monde: Se déplacer en tant qu'esclave au Soudan central (XIX^e siècle)

A slave has seen the world: To travel as a slave to Central Sudan (19th century)

Camille Lefebvre *

Résumé:

Le Soudan central au 19^e siècle est caractérisé par une grande mobilité des hommes à travers des réseaux de circulations complexes. À l'intérieur de cet espace organisé et normé, les règles ne sont pas les mêmes pour tous. La mobilité, individuelle ou de groupe, est déterminée par la position sociale de chacun, sans que la possibilité de se déplacer ne soit un simple reflet des hiérarchies sociales. En effet, à la lecture des sources, on est frappé par l'omniprésence d'esclaves, hommes et femmes, sur les routes. Ce qui nous invite à questionner les capacités individuelles et collectives de ceux qui sont asservis à se déplacer et à exercer un contrôle sur leurs déplacements. Pour retrouver le vécu, les pratiques et l'expérience de ceux qui sont asservis, l'historien peut s'appuyer sur le corpus, restreint mais riche, de récits de vie d'esclaves. Ces témoignages offrent un contrepoint endogène, intime et personnel permettant de comprendre la complexité des expériences de mobilité en contexte d'asservissement. Dans des sociétés qui respectent et admirent ceux qui ont parcouru et vu le monde, l'expérience fondatrice de l'enlèvement, de la capture et de l'exil ainsi que l'accumulation d'expérience de déplacements vécus par les esclaves amènent à les considérer comme plus aptes à la mobilité et amène certains à faire carrière dans le monde largement professionnalisé du commerce de longue distance.

Mots-clés:

Soudan central. Sahel. Sahara. Esclavage. Mobilité. 19^e siècle. Voyage.

Abstract:

Central Sudan in the 19th century is shaped by an intense mobility of people through complex networks of circulations. Within this organized space, the rules are not the same for everyone. The ability of individuals and groups to move depends on the social status of each one, without following simply social hierarchies. In fact, the narratives of European explorers in the area, recount roads full of slaves, men and women, in groups or alone, chained or free to move. This extreme mobility of slaves, call for questioning the individual and collective ability of enslaved people

* Camille Lefebvre est chargée de recherche au CNRS et membre du laboratoire CE-MAf/Centre d'études des mondes africains (CNRS, Université Paris 1, Aix Marseille Université, EPHE).

to move and to control their movements. To access their experience and practices of mobility, the historian can draw upon the corpus of life stories or slave narratives. These testimonials from individuals who were slaves in central Sudan were collected by linguists or amateur scientists in the first half of the 19th century in London, Sierra Leone, Massachusetts, Rio or Bahia. Fifteen stories from one page to ten pages offer a counterpoint endogenous intimate and personal to understand the complexity of mobility experiences in context of enslavement. In these societies where those who travel are considered and admired, Slaves who have experienced abduction, capture, exile and an accumulation of travel experiences are often considered more suitable for mobility and it leads some of them to pursue careers in the largely professionalized world of long-distance trade. Soudan central, Sahel, Sahara, esclavage, mobilité, 19e siècle, voyage.

Key-words:

Central Sudan. Sahel. Sahara. Slavery. Mobility. 19th century. Voyage.

Resumo:

No século XIX, o Sudão central é caracterizado por uma alta mobilidade de pessoas por meio de redes complexas de circulação. Dentro deste espaço organizado e padronizado, as regras não são as mesmas para todos. A mobilidade, individual ou de grupo, é determinada pela posição social de cada um, sem que a possibilidade de mover-se não seja um simples reflexo das hierarquias sociais. De fato, à leitura de fontes, fica-se impressionado pela onipresença de escravos, homens e mulheres nas estradas. Isto nos convida a questionar as capacidades individuais e coletivas daqueles que são subjugados a mover-se e exercer um controle sobre seus movimentos. Para encontrar o momento vivido, as práticas e a experiência daqueles que são submissos, o historiador pode contar com o corpus, limitado mas rico, de narrativas de escravos. Estes testemunhos oferecem um contraponto endógeno, íntimo e pessoal que permitem compreender a complexidade das experiências de mobilidade em contexto de escravidão. Nas sociedades que respeitam e admiram aqueles que percorreram e viram o mundo, a experiência fundadora do rapto, da captura, do exílio e o acúmulo de experiência de deslocamentos vividos por escravos levam a considerá-los como mais aptos para a mobilidade e conduz alguns a seguir carreiras no mundo do comércio de longa distância amplamente profissionalizado.

Palavras-chave:

Sudão central. Sahel. Sahara. Escravidão. Mobilidade. Século XIX. Viagem.

En suivant les pas des explorateurs européens sur les routes du Soudan central¹, on est frappé par l'omniprésence d'esclaves, hommes et femmes, le long des petits chemins et des routes, dans des caravanes transsahariennes ou de petites troupes². Parmi eux, des esclaves enchaînés en route pour l'Atlantique ou la traversée du Sahara, des porteurs ou des convoyeurs assurant le déplacement des marchandises mais aussi des esclaves agents de commerce qui gèrent pour leur maître les échanges de longue distance et se déplacent librement sur des centaines de kilomètres. Cette extrême diversité de situations, invite à questionner les capacités individuelles et collectives de ceux qui sont asservis à se déplacer et à exercer un contrôle sur leurs déplacements³.

La région du Soudan central (**Figure 1**) est au XIX^e siècle le théâtre d'un ensemble de mouvements religieux, guerriers et politiques, dont le Jihad d'Usman dan Fodio a initié le processus, mais dont il n'est pas toujours l'ordonnateur ou le coordonnateur. Ces mouvements ont plusieurs causes et conséquences : la récurrence d'épisodes guerriers, la multiplication des échanges économiques et leur développement selon de nouveaux axes, la constitution de nouveaux centres politiques dont certains se sont constitués en États puissants et enfin l'augmentation du trafic et de l'usage des esclaves. Le contexte de Jihad, d'affrontement religieux et idéologique, notamment sur la question cruciale de la légitimité de la réduction en esclavage des individus, a renforcé paradoxalement l'institution de l'esclavage. Ainsi, au milieu du XIX^e siècle dans le sultanat de Sokoto, les esclaves représentent environ

1. Le terme de Soudan, repris du *Bilād as-Sūdān* ou 'pays des Noirs' des géographes arabes, est utilisé communément en Europe depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle, notamment par les géographes et les explorateurs pour définir l'Afrique saharienne de l'Atlantique à la mer Rouge. Le Soudan central désigne alors, dans les écrits européens, une large région qui s'étend du fleuve Niger au lac Tchad d'ouest en est et du sud des déserts algérien et libyen jusqu'au confluent de la Bénoué et du Niger. Les leaders du Jihad de Sokoto au début du XIX^e siècle, notamment Usman Dan Fodio, Abdullahi Dan Fodio et Muhammad Bello, l'utilisent aussi dans leurs écrits, notamment l'*Infak al Maisur* ou le *Tazyn Al-Waraqat*. L'utilisation d'un vocable aujourd'hui oublié, malgré son caractère ambigu, est justifiée par cette utilisation contextualisée en Afrique et en Europe et par le fait qu'il représente alors une catégorie reconnue et identifiée par les acteurs locaux.
2. Je remercie Robin Law, Paul Lovejoy, Henri Médard, Paulo de Moraes Farias, Bruce Hall, M'hamed Oualdi, Benedetta Rossi et Thomas Vernet pour leurs commentaires sur une version préliminaire de cet article.
3. Cette réflexion a été initiée dans le cadre d'un projet collectif intitulé *Migration and post-slavery* dirigé par Benedetta Rossi (RCUK Fellow in International Slavery, University of Liverpool).

50% de la population⁴.

Caractérisé par une intense mobilité des hommes à travers des réseaux de circulations complexes, le Soudan central est à cette époque le théâtre de mouvements commerciaux, religieux, culturels, intellectuels qui peuvent être volontaires, négociés ou contraints, pacifiques ou guerriers, collectifs ou individuels⁵. Ce large espace n'est pas uniforme pour ceux qui y circulent. Il est organisé par un réseau de villes, de lieux habités, d'autorités politiques, de routes, de frontières et de conventions sociales qu'il faut connaître et reconnaître pour voyager en sécurité. Le respect d'un ensemble de règles de politesses et d'usages, permet de se déplacer de manière régulière, organise les relations entre ceux qui voyagent et ceux qui les accueillent et permet aux différentes formes d'autorités de contrôler ceux qui pénètrent sur leur territoire et ainsi de repérer les étrangers et d'encadrer leur séjour.

-
4. Selon l'estimation proposée par Barth à partir de ses observations pour la région de Kano dans les années 1850, BARTH, Henri. *Travels and Discoveries in North and Central Africa Being a Journal of an Expedition 1849-1855 (1857)*, Londres, Franck Cass, 1965, t. 1, p. 510, 523. Cette estimation est reprise par Paul LOVEJOY, *Transformations in Slavery. A History of Slavery in Africa*, Cambridge, Cambridge University press, 2000, p. 193; FISHER, Humphrey. *Slavery in the history of Muslim Black Africa*, Londres, Hurst, 2001, p. 33.
 5. LEFEBVRE, Camille. *Territoires et frontières. Du Soudan central à la république du Niger 1800-1964*, thèse non publiée, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2008, p. 65-98.

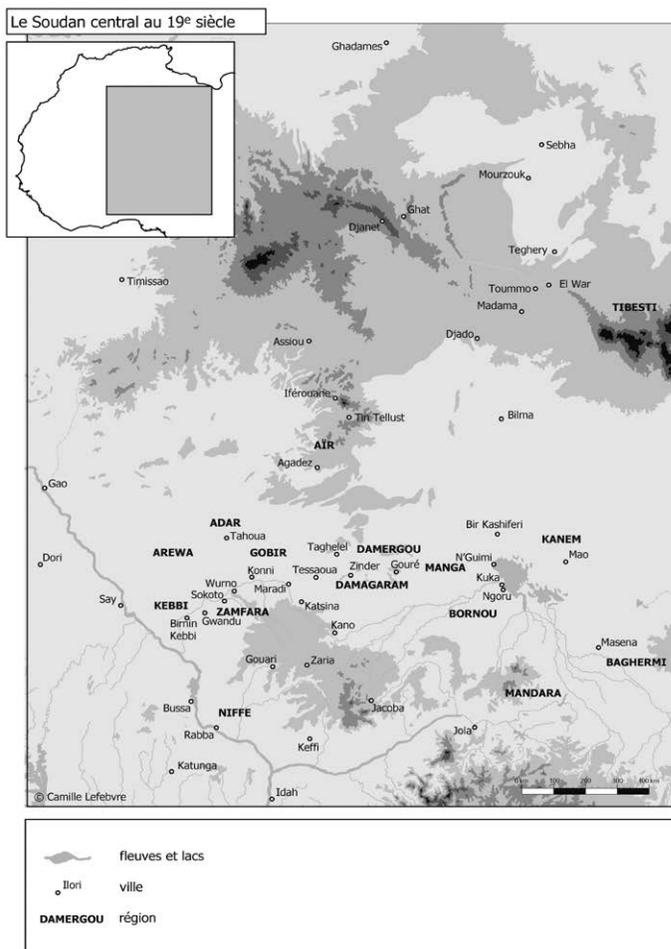


FIGURE 1: Carte du Soudan central au 19^e siècle⁶

À l'intérieur de cet espace organisé et normé, les règles ne sont pas les mêmes pour tous. Les sociétés du Soudan central sont fondées sur des hiérarchies sociales fortes. La mobilité individuelle ou de groupe, la possibilité de se déplacer et le contrôle que l'on peut exercer sur son propre déplacement sont ainsi déterminés par la position sociale de chacun. Dans ce contexte, les esclaves devraient *a priori* être contraints dans leurs déplacements par leur statut infamant. Mais l'esclavage ne correspond pas à un statut social unique, et par conséquent la si-

6. Carte réalisée par l'auteur.

tuation de dépendance ne détermine pas à elle seule la capacité de chacun à se mouvoir. Au sein de la catégorie esclave se reconstitue une multiplicité de statuts sociaux, des esclaves royaux aux esclaves agricoles, en passant par les esclaves agents commerciaux, les concubines et les eunuques et c'est cette position sociale au sein du système d'esclavage qui semble être l'élément déterminant de la capacité de chaque individu asservi à se mouvoir. L'enjeu de ce travail est donc d'établir comment s'articulent asservissement et mobilité en tentant d'identifier les éléments sociaux et contextuels qui déterminent des situations parfois aux antipodes.

Deux types de sources correspondant à deux échelles de regards et d'analyse peuvent éclairer cette question. D'un côté, les textes des explorateurs européens qui cherchent à produire une description qui se veut la plus précise possible des espaces qu'ils traversent et des mouvements auxquels ils participent. De l'autre, des récits de vie d'esclave endogènes et individuels fruits de la rencontre entre des occidentaux et des esclaves exilés. Les explorateurs européens qui traversent le Soudan central dans les deux premiers tiers du XIX^e siècle participent à des réseaux de circulations déjà existants et sont insérés dans des manières locales de voyager⁷. Leurs regards et leurs remarques sur leurs compagnons et sur ceux qu'ils croisent le long des routes, nous renseignent sur les formes de mobilité servile. Tous les voyageurs dont il est question ici ont appris l'arabe et sont familiarisés avec au moins une des deux langues véhiculaires de la région (le kanouri ou le haoussa) ce qui leur permet d'avoir accès aux terminologies locales désignant les situations de dépendance. Mais ces sources offrent des données liées aux regards d'individus exogènes aux sociétés décrites. Pour retrouver le vécu, les pratiques et l'expérience de ceux qui sont asservis, l'historien peut s'appuyer sur le corpus, certes restreint mais riche, des récits de vie d'esclaves⁸. Les récits analysés ici sont particuliers, ils n'appartiennent

-
7. SPITTLER, Gerd. « European Explorers as Caravan Travelers in the West Sudan. Some Thoughts on the Methodology of Journeys of Exploration », *Paideuma*, 33, 1987, p. 393-406 ; SPITTLER, Gerd. « Explorers in Transit: Travels to Timbuktu and Agades in the Nineteenth Century », *History and Anthropology*, 9, 2-3, 1996, p. 231-253 ; Isabelle Surun, *Géographies de l'exploration. La carte, le terrain, le texte, Afrique occidentale 1780-1880*, thèse non publiée, EHESS, 2003 ; SURUN, Isabelle, « L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire précoloniale au regard des *postcolonial studies* », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 32, 2006, p. 21-39 ; LEFEBVRE, Camille. *Territoire, op. cit.*, p. 35-64.
8. Le terme de récit de vie a été privilégié ici à ceux de biographie ou d'autobiographie, car ces documents résultent d'une forme particulière d'entretien narratif durant lequel ont été évoqués des fragments particuliers d'expérience vécue dans une forme orale, spontanée et dialogique. Le sujet a été informé des intérêts de connaissance de l'interrogateur et a cherché à s'y conformer, mêlant à la narration empirique des élé-

pas au genre littéraire des autobiographies destinées à l'édification des populations recueillis dans le cadre des mouvements abolitionnistes britanniques et américains. Aucun n'a été recueilli en raison de la situation d'asservissement des personnes interrogées, l'esclavage n'est ni le sujet de ces enquêtes, ni celui de ces récits. Ces témoignages ont été collectés à Londres, en Sierra Leone, dans le Massachussets, à Rio et à Bahia auprès d'individus ayant été esclaves au Soudan central dans la première moitié du XIX^e siècle. Les questions liées au contexte de collecte, à la traduction, à la transcription et au degré d'altération opéré sur ces témoignages se posent évidemment⁹. Deux contextes spécifiques de recueil peuvent être identifiés. Une première série de récits a été compilée par des linguistes s'intéressant à la transcription de la langue en contexte d'énonciation. C'est le cas des témoignages de Dorugu, Dogo et Ali Eisami recueillis en haoussa et en kanouri et accessibles aujourd'hui dans leur version originale¹⁰. La deuxième série de récits correspond aux témoignages recueillis à Rio et à Bahia auprès d'esclaves originaires du Soudan central dans le cadre d'un intérêt pour la géographie de leurs régions d'origines et pour leurs savoirs géographiques¹¹. Ces textes nous parviennent par la médiation

ments de description et d'explication. BERTAUX, Daniel. *Les récits de vie : perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan, 1997, p. 6-7, 34.

9. ALPERS, Edward A., HOPPER, Matthew S. « Parler en son nom ? Comprendre les témoignages d'esclaves africains originaires de l'océan Indien (1850-1930) », *Annales. HSS*, 4, 2008, p. 799-828
10. Pour la version originale du texte en haoussa: SCHÖN, James Frederick, ROBINSON, Charles Henri. *Magana Hausa. Hausa stories and fables*, Londres, Society for promoting Christian knowledge, 1906, p. 1-82, pour une traduction annotée en anglais: KIRK-GREENE, Anthony, NEWMAN, Paul. *West African Travels: two autobiographical narratives from Northern Nigeria*, New Haven/Londres, Yale university press, 1971, p. 29-129. Pour la version Kanuri/anglais: Ali Eisami, « A Biographical Sketch of Ali Eisami Gazir », In: KOELLE, S.G. *African Native Literature, or Proverbs, Tales, Fables & Historical Fragments in the Kanuri or Bornu Language*, Londres, Church Missionary Society, 1854, p. 115-121, 248-256; pour une traduction annotée CURTIN, Philip D. *Africa Remembered: Narratives by West Africans from the Era of the Slave Trade*. Madison, University of Wisconsin press, 1967, p. 199-216. Dogo a été interrogé en haoussa par un missionnaire indigène chrétien C. J. John en poste à Lokodja, Dogo In: SCHÖN, J.F., ROBINSON, C.H. *Magana...*, *op. cit.*, p. 210-211.
11. La première collection (six récits) a été recueillie sous l'égide de José Bonifacio de Andrada e Silva, un naturaliste et homme d'état brésilien. En 1820, alors qu'il est à la tête du Ministère des Affaires étrangères, il s'intéresse à la géographie de l'intérieur de l'Afrique dont il souhaite dresser la carte. Pour ce faire il envoie des émissaires dans toutes les régions du Brésil afin que lui soit amené à Rio des esclaves lettrés originaires du Soudan central. Il les interroge ensuite un par un en présence d'un géographe, sans doute en portugais sur leur pays d'origine et sur tous les endroits qu'ils ont vus. DRUMMOND, Antonio Menezes de. « Lettres sur l'Afrique ancienne et moderne »,

de traductions, à partir d'une discussion probablement en portugais avec des esclaves africains dont ce n'était évidemment pas la langue maternelle, a été produit un texte en français¹². Le passage de l'oralité de ces récits de vie construits dans le contexte d'un dialogue à la fixité d'une narration écrite au sein de laquelle les questions posées ont largement disparues doit être pris en compte.

Une fois établi le contexte et les objectifs du recueil, ces matériaux biographiques représentent comme l'ont souligné Paul Lovejoy et Pier Larson une ressource majeure et pourtant largement sous-exploitée pour reconstruire ce morceau d'histoire moderne de l'Afrique¹³. Bien que transcrits, parfois traduits et altérés, la trentaine de récits auxquels nous avons accès, allant d'un paragraphe à une dizaine de pages offre un contrepoint endogène, intime et personnel nous permettant de porter un regard nouveau sur les relations complexes entre asservissement et mobilité. La confrontation de ces deux types de source éclaire en effet la diversité des pratiques de mobilité expérimentées par des esclaves dans la région et la complexité des règles qui les régissent, permettant ainsi de déterminer ce qui différencie un esclave enchaîné d'un esclave gérant le commerce de longue distance.

Journal des voyages, vol. XXXII, décembre, 1826, p. 190-224. La seconde collection (vingt récits) a été recueillie par Francis de Castelnau un voyageur et naturaliste français ayant effectué des études en sciences naturelles à Paris avec Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Jussieu et Elide Beaumont. Après un voyage au Canada (1837-1841) et en Amérique du Sud (1843-1847), il est nommé en 1848 consul de France à Bahia, région qui a reçu une forte concentration d'esclaves de l'hinterland nigérian au cours de la première moitié du XIX^e siècle. Castelnau explique de cette manière ses méthodes : voyant que certains esclaves étaient alphabétisés en arabe et éduqués il décide de les interroger sur leur pays d'origine, leurs voyages et sur les tribus cannibales d'hommes à queue qui l'intéressent tout particulièrement, CASTELNAU, Francis de. *Renseignements sur l'Afrique centrale et sur une nation d'hommes à queue qui s'y trouveraient* : d'après le rapport des nègres du Soudan, esclaves à Bahia. Paris, P. Bertrand, 1851, 63 p.

12. La recherche des notes originales prises au moment des entretiens n'a pour l'instant pas donné de résultats, l'analyse des archives de ceux qui ont recueillis ces témoignages afin de mettre au jour le processus de fabrication de ces récits est l'objet d'une recherche en cours actuellement.
13. LARSON, Pier. « Horrid Journeying: Narratives of Enslavement and the Global African Diaspora », *Journal of World History*, 19:4, 2008, p. 431-464; LOVEJOY, Paul E. « Biography as Source Material: Towards a Biographical Archive of Enslaved Africans ». In: Robin Law, Douglas Chamber (éd.). *Source Material for Studying the Slave Trade and the African Diaspora: Papers from a Conference of the Centre of Commonwealth Studies*. Stirling, University of Stirling, 1997, p. 131.

L'esclavage comme exil

Au vu de l'ampleur du contexte d'esclavage dans la région, aucun déplacement n'est anodin, les risques de capture organisent l'espace, contraignent les mouvements et déterminent fortement le rapport à l'espace des individus et des groupes sociaux. Le rapport premier entre esclavage et mobilité est en effet celui de la capture, de l'arrachement à sa société et à son lieu d'origine, ce qui implique un ensemble de mobilités contraintes et le plus souvent l'exil.

Enlevés sur les routes

Le Soudan central n'est pas uniformément dangereux, au contraire son organisation rigoureuse par les autorités politiques est destinée à garantir sous certaines conditions la sécurité. De nombreuses routes et régions sont sûres pour ceux qui respectent les règles et lorsque le contrôle politique est effectif¹⁴. Les mobilités individuelles sur de petites distances sont banales et quotidiennes dans les régions où la sécurité est assurée. À l'intérieur du sultanat de Sokoto, dans les régions contrôlées et calmes, les déplacements sont courants. Les sujets ordinaires vont d'un émirat à l'autre, les étudiants et les *mallams* aussi, les premiers pour recevoir un enseignement, les seconds pour le dispenser¹⁵. C'est particulièrement dans les zones frontières et le long des routes que l'on risque d'être capturé.

De ce fait, on voyage rarement seul, on évite certaines zones et l'on privilégie les routes densément peuplées au long desquelles les risques de capture sont moindres. Envisager un déplacement n'est pas chose banale, voyager sur une longue distance est long, onéreux et dangereux et l'absence peut avoir des conséquences. Quitter sa région ou même son village, c'est risquer d'être capturé sur la route mais aussi de voir sa famille ou ses biens enlevés pendant son absence. C'est ce qui est arrivée à la fin de la décennie 1840 à la mère de Dorugu¹⁶. Alors qu'elle apporte le repas de son mari aux champs, elle est atta-

14. BOAHEN, Adu. « The caravan trade in the nineteen century », *Journal of African History*, 2, 1962, p. 352.

15. *Mallam*: mot haoussa d'origine arabe signifiant enseignant, lettré.

16. Cet ancien esclave fut le compagnon de l'explorateur Heinrich Barth pendant la plus grande partie de son voyage. En 1856, il revint avec ce dernier en Europe où il servit d'informateur au linguiste d'origine allemande basé en Angleterre, James Frederick Schön qui recueillit oralement sa biographie en haoussa.

quée, enlevée et réduite en esclavage¹⁷. Dans ce contexte, on s'aventure rarement seul hors de l'espace du parcours journalier, celui de la communauté villageoise ou de l'aire de nomadisation. Dans certaines zones et à des moments d'intense tension politique et guerrière, les populations évitent tout déplacement. Ainsi l'explorateur Barth, dans la zone frontière entre les territoires de Sokoto et du Bornou, malgré ses promesses de rémunération et ses supplications ne réussit pas à trouver un guide. Les habitants de la région refusent de quitter leurs villages par peur d'être capturés lorsqu'ils seront seuls sur le chemin du retour¹⁸. L'approche d'une armée ennemie ou tout simplement d'une troupe d'hommes armés non identifiée, est parfois à l'origine de fuites collectives. Dans son autobiographie, recueillie lors de son voyage en Europe, Dorugu raconte celles auxquelles il a participé enfant¹⁹. Erwin de Bary, alors qu'il est dans l'Aïr, fuit dans les montagnes avec l'ensemble d'un campement touareg à l'annonce de l'approche d'un rezzou des Kel Fadei et des Kel Guerès²⁰. Le risque de razzia joue un rôle déterminant lors de la fondation de nouveaux villages. On s'installe la plupart du temps en bordure de forêts ou près de rochers qui pourront, au cas où, fournir un refuge.

Lorsque la situation politique ou militaire se dégrade, certaines zones deviennent dangereuses. Les affrontements, les résistances et les conflits liés aux politiques hégémoniques et impériales de Sokoto ont pour conséquence la création de marges ou d'espaces interstitiels à l'intérieur desquels tous, musulmans ou païens, nobles ou affranchis, sont susceptibles d'être capturés et réduits en esclavage²¹. Les zones

17. Dorugu In: KIRK-GREENE, A., NEWMAN, P. *West...*, *op. cit.*, p. 34.

18. A Wuelleri: « However we still wanted a guide ; and, notwithstanding our begging, promising and threatening, we were unable to persuade any one to accompany us on to Bundi. The reason of this, however, was not only on account of the absence of the governor of Mashena from his capital, but likewise owing to the unsettled state of the country, and the fear entertained by these people of being caught and sold into slavery », BARTH, H. *Travels...*, *op. cit.*, t. 1, p. 551.

19. « Some times after the death of my sister, I heard news of war approaching our town. We left in the night and fled a distance of two or three days' journey. But the rumor turned to be untrue. (...) About a year later, we heard a rumor that another town was preparing to make war to our town. We fled to the bush again, but not very far from town, and there we slept », Dorugu In: KIRK-GREENE, A., NEWMAN, P. *West...*, *op. cit.*, p. 31-32.

20. « Cette même nuit, au clair de lune, tout notre village s'est réfugié avec les troupeaux dans la montagne », De BARY, Erwin. *Le dernier rapport d'un européen sur Ghât et les Touareg de l'Aïr*, Paris, Fischbacher, 1898, p. 162-164.

21. LOVEJOY, Paul. « Slavery, the Bilad al-Sudan, and the frontiers of the African Diaspora ». In: Paul Lovejoy (éd.). *Slavery on the frontiers of Islam*. Princeton, Markus

frontières, particulièrement lorsqu'elles sont des fronts, apparaissent comme des zones de non-droit à l'intérieur desquelles ni l'importance d'un voyageur, les protections dont il bénéficie ou le faste de sa troupe et de son escorte ne semblent suffire. C'est le cas de la zone frontière entre le sultanat de Sokoto, le Gober et Maradi. En mars 1824, Bou Khaloum, le représentant de Tripoli accompagné d'une caravane de mille personnes et escorté par cinquante cavaliers armés, est néanmoins attaqué entre le lac de Gondami et les puits de Kamoum par les habitants du Gobir et de Zamfara. Ceux-ci tuent un shérif²², deux Arabes de Tripoli, dix-sept Peuls et enlèvent les esclaves et tous les bagages²³. Les déplacements semblent ainsi marqués par une inquiétude et la peur d'être capturé ordonne l'espace, différenciant les lieux sûrs et les zones dangereuses.

Les circonstances qui entourent une capture sont souvent caractéristiques de ces risques qui organisent l'espace et la mobilité au Soudan central. Les histoires de vie reflètent le contexte troublé de la région et les enlèvements sont la plupart du temps le résultat d'enjeux de géopolitique régionale. Environ deux-tiers des esclaves dans la région sont capturés dans un contexte guerrier ou lors de raids esclavagistes conséquents au Jihad²⁴. Dorugu est capturé lors d'un raid du sultanat du Damagaram sur son village Dambanas. L'économie guerrière du sultanat est alors fondée en grande partie sur les raids esclavagistes comme l'a observé James Richardson, qui a passé trois semaines à Zinder à cette époque²⁵. La capture de Dorugu s'inscrit dans un contexte de compétition régionale très précise. Son village est tributaire de Kanche, une petite région indépendante aux frontières du Bornou et du Damagaram et soumise à la double pression de ces deux puissances. Pris au piège de cette rivalité d'hégémonie et attaqué régulièrement par le Bornou, Kanche afin de conserver son indépendance décide de céder le village de Dorugu, Dambanas, au pouvoir

Wiener Publishers, 2004, p. 1-30.

22. C'est-à-dire un personnage se présentant comme d'ascendance shérifienne, du même lignage que le prophète Muhammad.
23. Clapperton In: BOVILL, Edward W. (éd.). *Missions to the Niger volume IV. The Bornu Mission 1822-1825 Part III*. Cambridge, Cambridge University Press, 1966, p. 691.
24. HAIR, Paul E.H. « The Enslavement of Koelle's Informants ». *The Journal of African History*, vol. 6, n°2, 1965, p. 196-200; LOVEJOY, Paul. « Background to rebellion: The origins of Muslim slaves in Bahia ». *Slavery & Abolition: A Journal of Slave and Post-Slave Studies*. vol. 15, 2, 1994, p. 164.
25. Richardson est à Zinder du 14 janvier au 8 février 1851. RICHARDSON, James. *Narrative of a Mission to Central Africa Performed in the Years 1850-1851*. Londres, Chapman and Hall, 1853, t. 2, p. 223, 228.

Bornouan et autorise ainsi la razzia de ce territoire²⁶. C'est aussi dans un contexte de conflit guerrier que la plupart des esclaves originaires du Soudan central interrogés à Bahia par Francis de Castelnau ont été capturés²⁷. Mahammah ou Manuel (**Figure 2**), natif de Kano, participe à une expédition militaire contre le Borgu, destinée certainement à capturer des esclaves, lorsque lui et ses compagnons tombent dans une embuscade tendue par ceux là mêmes qu'ils partaient attaquer²⁸. La plupart de ses compagnons sont tués et les autres réduits en esclavage. Un autre Haoussa interrogé par Castelnau, Adam ou Braz (**Figure 3**), rapporte lui aussi avoir été pris à la guerre, lors d'une attaque surprise en pleine nuit²⁹. Remarquons que dans les deux cas, ces combattants font de leur capture le résultat d'une attaque déloyale et non une défaite de leur camps.

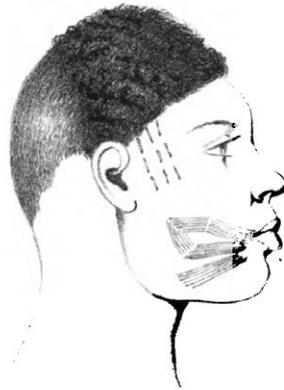


Fig. 1

FIGURE 2 – Portrait de Manuel ou Mahammah « haoussa : à la bouche la marque des haoussa de Kano ; sur les tempes celle d'Absen, d'où venait sa mère »³⁰

26. Dorugu In: KIRK-GREENE, A., NEWMAN, P. *West...*, *op. cit.*, p. 35. Mais ce sacrifice ne suffit pas puisque peu après, Kanche, fut obligé de se placer sous la protection du Damagaram de Tanimun SALIFOU, André. *Le Damagaram ou Sultanat de Zinder au XIX^e siècle*. Niamey, Etude nigérienne, 1971, p. 81.

27. En ce qui concerne les esclaves de Bahia originaire du Soudan central la proportion de captures liées à la guerre ou aux raids esclavagistes atteint 90%, LOVEJOY, P. « Background... », *op. cit.*, p. 164.

28. CASTELNAU, F. *Renseignements...*, *op. cit.*, p. 22.

29. CASTELNAU, F. *Renseignements...*, *op. cit.*, p. 26.

30. CASTELNAU, F. *Renseignements...*, *op. cit.*, p. 62 et figure insérée en fin de volume.



Fig. 2.

FIGURE 3 – Portrait de Braz ou Adam « haoussa : marque de Java, pays de Zozo ou Zaria »³¹

Les récits décrivent parfois des circonstances plus anodines où le contexte troublé de la région n'est pas explicitement désigné par les auteurs comme ayant joué un rôle déterminant dans leur capture. Ali Eisami, né en 1780 à Gazir dans le Bornu, décide alors qu'il est devenu orphelin et a une vingtaine d'années de partir avec un ami pour la ville de Gubber. Il n'indique pas pour quelle raison et ne décrit pas précisément les circonstances de leur voyage. Mais à l'approche de Gubber, ils sont capturés par sept Peuls et réduits en esclavage³². Le lieu de la capture est ici aussi révélateur. La ville de Gubber se trouve à l'ouest de Shagou en direction des territoires Bede, dans une région à la périphérie du Bornou et du sultanat de Sokoto. Or ce dernier est en 1810 en pleine expansion en direction des territoires bornouans. Ali Eisami, bien que musulman, fils d'un lettré et ayant lui-même accompli des études coraniques, est donc une victime collatérale du conflit lié à l'expansion de Sokoto vers l'Est aux dépens du Bornou. Cet exemple montre à la fois le risque de voyager seul en dehors des limites de sa région et le fait qu'un voyageur isolé dans une région instable est forcément en danger quelle que soit son identité, même si il est musulman.

31. CASTELNAU, F. *Renseignements*, *op. cit.*, p. 62 et figure insérée en fin de volume.

32. Ali Eisami, In: CURTIN, P. *Africa...*, *op. cit.*, p. 211.

Le cas de Mohamed Ali Ben Saïd, alias Nicolas Saïd, est à la fois comparable et singulier³³. Il se présente dans son récit comme le fils d'un des officiers les plus importants de l'armée d'El Kanemi³⁴ et insiste sur la position privilégiée de sa famille dans la société de Kukawa, capitale du Bornou au milieu du XIX^e siècle³⁵. Celui qu'il désigne nommément comme son père, Barça Gana, est effectivement un officier important, mais de statut servile bien qu'il ne le précise à aucun moment³⁶. Aux environs de sa dix-huitième année, il est invité avec trois de ses frères à rendre visite au gouverneur de Yaouri et de Lari. Le jour de l'anniversaire du Prophète, il convainc une vingtaine de garçons de son âge de le suivre pour chasser dans les bois. Le groupe tue plusieurs pintades et s'installe bruyamment pour pique-niquer. Il remarque dans son récit que lui et ses camarades réalisent à ce moment leur imprudence et se décident à être plus discrets. Mais il est déjà trop tard, ils sont attaqués par un groupe de Touaregs et réduits en esclavage. Dans son récit, Nicolas Saïd insiste longuement sur son audace à être allé chasser dans cette forêt et sur la culpabilité qu'il ressent d'avoir attiré ses camarades vers un destin si terrible, selon un schéma qui apparaît comme un *topos* du genre. Mais au-delà du danger réel qu'il peut y avoir à se promener dans une forêt inhabitée, le lieu de sa capture n'est, ici non plus, pas anodin. Lari était en février 1823, lorsque Denham et Clapperton l'ont visité, une ville de 2000 habitants et c'est là qu'ils avaient rencontré les premières populations se réclamant du Bornou³⁷. Mais en 1849, année de la capture de Saïd, la situation de cette zone frontière s'est grandement dégradée. Rançonnée régulièrement par les Touaregs, la zone a été peu à peu désinvestie par le pouvoir bornouan et le village de Lari abandonné par ses habitants.

33. Pour une analyse critique de l'autobiographie de Nicolas Saïd, AUSTIN, Allan. « Mohammed Ali Ben Said: Travels on Five Continents », *Contributions in Black Studies*, vol. 12, n°15, 1994, p. 129-158

34. Muhammad al-Amin al-Kanemi est un lettré religieux devenu dans les années 1820 le leader le plus puissant du Bornou. Venu au secours des *Mai* du Bornou attaqués par les jihadistes de Sokoto, il devint en l'espace de 12 ans plus puissant que le *Mai* lui-même, sans que celui-ci ne lui abandonne jamais sa place, BRENNER, Louis. *The Shehus of Kukawa: a history of the Al-Kanemi dynasty of Bornu*. Oxford, Clarendon press, 1973, p. 1.

35. SAID, Nicholas. « A Native of Bornoo », *Atlantic Monthly*, Octobre 1867, p. 487.

36. Barça Gana apparaît notamment dans le récit de Clapperton dans lequel il est décrit comme le favori d'El Kanemi. Général esclave, il gouverne six provinces, possède 50 femmes esclaves et le double d'esclaves masculins, E. Bovill, *Missions...*, *op. cit.*, p. 378.

37. BOVILL, E. *Missions...*, *op. cit.*, p. 232-229.

Lorsque Barth traverse la zone, en mai 1855, Lari n'existe plus³⁸.

C'est généralement loin de chez eux et au cours d'un déplacement que ces hommes ont été enlevés. La plupart ont été capturés par des hommes dont ils ne parlaient pas la langue. Capturés, humiliés, inquiets et parfois blessés ils commencent alors un autre voyage.

L'arrachement, « le début de l'esclavage pour moi est là »³⁹

Devenir esclave c'est d'abord être enlevé, arraché à son lignage, à son quotidien et à son territoire. En effet, l'esclavage implique le déplacement d'individus d'endroits qu'ils considèrent comme chez eux vers d'autres lieux, où leur extranéité est une des justifications de leur asservissement. Les esclaves sont toujours, d'une manière ou d'une autre, étrangers physiquement, intellectuellement ou moralement à la société au sein de laquelle ils sont asservis⁴⁰. Si tous ces récits de vie d'esclave décrivent, la plupart du temps avec précision, la capture et l'enlèvement, ils insistent aussi largement sur l'exil⁴¹. L'asservissement a la plupart du temps pour première conséquence une longue marche forcée. Les récits sont souvent construits selon un schéma similaire, exposant en premier lieu l'origine familiale, sociale et géographique de celui qui raconte, puis sa capture et son exil. Cette construction accentue l'opposition entre un espace et des lieux considérés comme le territoire d'origine et un ou des lieux d'asservissement dans lesquels celui qui se raconte est d'abord un étranger. Entre ces deux moments, certains exposent le long et dur voyage qui les mène d'un espace vécu vers un espace inconnu.

Si les trajectoires de vie de ces hommes sont extrêmement diverses, le début de leur vie d'esclave semble obéir à un schéma récurrent. Une fois capturés, ils sont attachés, enchaînés et emmenés, la plupart du temps à pied, sur de longues distances. Eisami est saisi, ses mains attachées dans son dos et forcé à marcher une nuit entière. Le lendemain après avoir mangé, ses compagnons et lui reprennent la route pour une seconde longue journée. Ils ar-

38. BARTH, H. *Travels...*, t. 3, *op. cit.*, p. 46.

39. « mafarin bauta tawa ke nan », Dorugu In: SCHÖN, J., ROBINSON, C. *Magana...*, *op. cit.*, p. 10.

40. ROSSI, Benedetta (éd.). *Reconfiguring Slavery: West African Trajectories*. Liverpool, Liverpool University Press, 2009, p. 6-7; MEILLASSOUX, Claude. *The Development of indigenous trade and markets in West Africa/L'Évolution du commerce africain depuis le XIXe siècle en Afrique de l'Ouest*. Londres, Oxford university press, 1971, p. 10.

41. LARSON, P. « Horrid... », *op. cit.*, p. 444.

rivent alors dans une ville où Eisami est vendu pour la première fois. Son nouveau maître, lui met des fers aux pieds et ils repartent de nouveau. Ils marchent d'abord cinq jours, stationnent dans une ville et repartent pour un trajet de 22 jours, jusqu'à atteindre le pays haoussa⁴². Dorugu est, lui, trainé dans des épines puis emmené les pieds en sang jusqu'à Zinder⁴³. Mahammah, lui aussi attaché, marche jusqu'à Ilorin, puis à Agouamacho où il est vendu une première fois. Il repart et marche pendant quatre nuits jusqu'à Abeokuta où il fait trois jours de bateau jusqu'à Guebo pour être vendu de nouveau et reprendre la route jusqu'à Eko (Lagos)⁴⁴. Saïd et ses compagnons sont d'abord emmenés jusqu'au camp de leurs ravisseurs, puis vers le village temporaire où réside le chef de ces derniers. Après la fuite de plusieurs d'entre eux ils sont fouettés sur les pieds et repartent pour cinq jours de marche jusqu'à Katsina. Là, Saïd est vendu à un marchand arabe de Tripoli qui l'emmène en caravane pour Mourzouk⁴⁵. Pour plusieurs d'entre eux le récit se déroule alors en itinéraire, listant les lieux traversés, les durées de déplacement et les moments et les lieux où ils sont achetés ou revendus. Mathieu énumère ainsi une succession de noms de lieux qui s'échelonnent régulièrement depuis le point de départ et qui déroule l'itinéraire en récit de voyage⁴⁶. Certains esclaves haoussas interrogés à Rio se souviennent d'avoir voyagé cinquante jours, d'autres d'être restés six mois en voyage ou cinq mois et demi ne se reposant qu'un jour par semaine, d'autres trois mois avec seulement huit jours d'arrêt⁴⁷. L'angoisse générée par cette longue marche forcée vers un but inconnu s'exprime clairement dans le chant des esclaves bornouanes que Richardson entend le soir venu sur la route de Mouzouk à Sokna : « Où allons-nous ? Le monde est vaste. Oh Dieu ! Où allons-nous ? Oh Dieu ! Retournerons un jour dans

42. Eisami, In: CURTIN, P. *Africa...*, 1967, 157-158, 211.

43. Dorugu In: KIRK-GREENE, A., NEWMAN, P. *West...*, *op. cit.*, p. 36.

44. CASTELNAU, F. *Renseignements...*, *op. cit.*, p. 26-27.

45. SAID, N. « A Native... », *op. cit.*, p. 488; Said, In: AUSTIN, A. « Mohammed Ali Ben Said... », *op. cit.*, p. 142.

46. Mathieu fait partie des esclaves interrogés sur leur parcours et sur la géographie de l'intérieur de l'Afrique par José Bonifácio de Andrada e Silva en 1810 à Rio, DRUMMOND, A. Menezes de. « Lettres... », *op. cit.*, p. 207-208 ; Une deuxième version issue de celle de Menezes de Drummond fut publiée par Eugène de Monglave, « Recherches géographiques sur l'Afrique, d'après des documents portugais et brésiliens », *Revue de l'orient*, III-VI, 1857, p. 272.

47. Récit de Benoit, Boniface, Bernard et François, DRUMMOND, A. Menezes de. « Lettres... », *op. cit.*, p. 209, 212, 209, 213.

notre pays ? Bornou, Bornou, notre beau pays. Oh Dieu ! Donne-nous la liberté. Laisse nous retourner dans notre pays »⁴⁸.

Lorsqu'ils s'arrêtent sur la route et qu'ils séjournent dans une ville, ils sont généralement confinés à l'intérieur de maisons que possèdent ceux qui les ont capturés ou achetés. On leur interdit de sortir et, même à l'intérieur, leurs mouvements sont étroitement surveillés. C'est le cas de Dorugu à son arrivée à Zinder. Il est enfermé dans une maison de laquelle il n'a le droit de sortir que pour effectuer la tâche quotidienne qui lui a été assignée, nourrir les chevaux⁴⁹. Eisami, après avoir été revendu une deuxième fois à Yauri à un Borgawa, est emmené dans le Borgu. Là, son maître ne le laisse jamais seul et lui met de nouveau des fers aux pieds jour et nuit⁵⁰. Ces mesures coercitives sont déterminées par le fait que ces hommes sont de nouveaux esclaves. En effet, c'est au début de leur asservissement que les esclaves tentent le plus souvent de s'enfuir. N'étant pas encore trop loin de chez eux ils pensent parfois savoir comment y retourner.

C'est peut-être pour cela que certains ont gardé le souvenir précis de leur premier trajet sous forme d'itinéraire⁵¹. Lors des premiers jours de capture, malgré la douleur et l'abattement, ils ont peut-être concentré leur attention sur la route parcourue et les lieux traversés afin de pouvoir les retenir pour éventuellement être capable de rejoindre des territoires connus. Une fois plusieurs centaines de kilomètres accomplis, la fatigue, la faim, la peur et l'arrivée dans des territoires de plus en plus étrangers brisent peu à peu l'espoir de retour, mais leur mémoire conserve ces listes de lieux et de distances. Lorsque leur situation se stabilise en un lieu et chez un maître donné, ils sont complètement déracinés et deviennent des étrangers absolus sans famille, ni lignage. Ils ne parlent pas, la plupart du temps, la langue locale et ne savent plus comment retourner chez eux ou simplement situer leur pays. La litanie des lieux traversés devient le seul lien qui leur permet de se situer par rapport à leur pays d'origine. L'importance du souvenir de ce premier trajet est illustrée par une anecdote rapportée par Richardson. Un maître de Mourzouk annonce à son esclave bornouane qu'il a décidé de la ramener au Bornou, mais celle-ci n'y croit pas. Ils prennent la

48. RICHARDSON, James. *Travels in the great desert of Sahara*. Londres, Richard Bentley, 1848, t. 2, p. 377-380.

49. Dorugu In: KIRK-GREENE, A., NEWMAN, P. *West...*, *op. cit.*, p. 38.

50. Eisami In: CURTIN, P. *Africa...*, *op. cit.*, p. 157-158, 212.

51. Sur la pratique de mémorisation des itinéraires dans la région voir : **Camille** Lefebvre, « Ce que l'itinéraire nous dit du voyage », *Afriques* [En ligne], 02 | 2010, mis en ligne le 24 février 2011, consulté le 13 février 2012. URL : <http://afriques.revues.org/835>

route du désert mais elle reste incrédule parce qu'ils suivent un autre chemin que celui qu'elle avait emprunté à l'aller. Après quelque jour de voyage, leur route rejoint celle empruntée lors de ce premier trajet et celle-ci explose de joie lorsqu'elle comprend ainsi que son maître lui a dit la vérité⁵².

Le sentiment d'exil et d'extranéité est très fort dans ces récits, plusieurs évoquent le fait de ne pas comprendre la langue ou l'accent de leurs ravisseurs ou de leurs nouveaux maîtres⁵³. Certains évoquent le lieu où, au cours de leur exil, ils ont cessé d'entendre parler leur langue comme Boniface et François⁵⁴. L'origine géographique des différents propriétaires auxquels ils ont été revendus est systématiquement indiquée, même s'ils n'ont été liés à eux que pour quelques jours, comme pour reconstituer une géographie de leur dépendance qui les aiderait à se replacer dans un espace connu. Une fois installés, commence pour eux une autre vie, durant laquelle leur mobilité ne sera plus régie exclusivement par la coercition.

Contraintes, confiance et mobilité des esclaves

Si durant les premiers temps de la capture, le conditionnement des nouveaux asservis implique l'usage de la force pour empêcher la fuite et briser la résistance, l'ampleur de la population servile au Soudan central rend impossible une coercition effective permanente. D'autres formes de contrôle et de contrainte se substituent alors au seul usage de la force. Après en moyenne, 250 à 300 kilomètres de marche, les esclaves atteignent leur nouveau lieu de vie⁵⁵. On leur assigne une fonction, un logis et ils découvrent alors les règles qui régissent désormais leur existence⁵⁶. C'est ici que se différencient les situations.

52. RICHARDSON, J. *Travel...*, t. 2, p. 380.

53. SAID, N. « A Native », *op. cit.*, p. 488; Eisami in P. Curtin, *Africa...*, *op. cit.*, p. 212.

54. DRUMMOND, A. Menezes de. « Lettres... », *op. cit.*, p. 211, 213.

55. Ce chiffre est une estimation basée sur une moyenne de la distance parcourue entre le lieu de capture et le premier lieu d'asservissement, dans les récits de vie étudiés dans cette recherche. Tous les esclaves n'étaient pas déplacés sur de longues distances, beaucoup étaient asservis à une centaine de kilomètres de chez eux, Paul Lovejoy, « Biographies of Enslaved Muslims from the Central Sudan in the Nineteenth Century », In: BOBBOYI, H., YAKUBU, A.M. (éd.). *The Sokoto Caliphate: History and Legacies*, 18042004. Kaduna, Arewa house, 2006, vol 1, p. XXX.

56. L'analyse se restreint ici aux esclaves qui sont restés sur le continent africain et dans l'espace du Soudan central. Une partie de ceux qui ont été capturés selon les modalités décrites ci-dessus sont après leur longue marche directement emmenés vers les côtes et envoyés par-delà les mers.

En fonction du type d'esclavage auquel ils sont soumis, ces individus connaissent des conditions d'existence et de mobilité physique et sociale extrêmement diverses.

Entravés mais mobiles

Dans un contexte où les hiérarchies sociales sont très marquées, l'aristocratie exerce un contrôle sur les hommes qui se matérialise dans l'espace et qui lui permet d'imposer un contrôle sur les déplacements et l'installation des tributaires et des dépendants. Les déplacements, tout comme l'exploitation et l'occupation du sol, sont ségrégatifs et discriminatoires. Ce sont la prééminence foncière et l'inégalité dans l'utilisation des ressources naturelles qui assurent la reproduction des rapports de domination politique⁵⁷. Dans cette organisation les esclaves occupent une position particulière, ils sont à la fois soumis étroitement à ce contrôle par leur statut de dépendants, mais leur position en marge des compétitions sociales et des rapports de domination politique leur offre parfois paradoxalement une plus large marge de manœuvre. Notons d'emblée que les données sont ici fragmentaires pour reconstituer les modalités quotidiennes selon lesquelles la diversité des individus asservis ont la possibilité de se déplacer et d'exercer leur mobilité.

Paul Lovejoy distingue pour la région du sultanat de Sokoto, trois types d'asservissements correspondant à des fonctions et des lieux de résidence différents⁵⁸. La majorité des esclaves est employé dans l'agriculture ou l'élevage et est installée en zone rurale, dans des villages de culture, des campements, des *ribats*⁵⁹ ou des plantations. Les esclaves domestiques et les concubines suivent leur maître, la plupart du temps des aristocrates ou des marchands, dans leur lieu de résidence, généralement en zone urbaine. Enfin, une partie des esclaves est assignée à des fonctions militaires ou administratives, souvent en ville. À ces trois types de fonctions correspondent différents rapports à la mobilité ainsi que des formes de contraintes spécifiques.

Les esclaves établis en zone rurale vivent rarement dans le même

57. BOURGEOT, André. *Les sociétés touarègues. Nomadismes, identité, résistances*, Paris, Karthala, 1995, p. 149.

58. LOVEJOY, Paul. « Problems of slave control in the Sokoto Caliphate ». In: Paul Lovejoy (éd.). *Africans in bondage: studies in slavery and the slave trade*. Madison, University of Wisconsin press, 1986, p. 243.

59. Mot arabe évoquant les postes fortifiés placés aux frontières avec les infidèles et occupés par des combattants d'élite, marquant symboliquement la limite entre le territoire de l'Islam et le territoire des infidèles.

lieu que leur maître et ont en général peu de contacts avec lui. Ils habitent le plus souvent des communautés exclusivement composées d'esclaves et sont contrôlés et surveillés par d'autres esclaves ayant une position sociale supérieure. La moitié de leur journée est consacrée à cultiver les terres de leur maître et la seconde à cultiver une portion de territoire qui leur a été concédée pour leur subsistance⁶⁰. La question de leur capacité individuelle à se déplacer est difficile à déterminer au vu des sources et seules des hypothèses peuvent être formulées. Les zones de culture dans lesquelles ils résident semblent fonctionner comme des microcosmes dans lesquels la contrainte physique est la plupart du temps supplantée par des formes de contrôle social. Les déplacements quotidiens des esclaves ne sont certes pas forcés mais sont organisés dans le cadre fixe des espaces de travail et de vie qui leur ont été assignés. Leur travail est pénible, ils vivent en communauté et leurs moyens d'acquérir des savoirs religieux ou linguistiques sont restreints. Pour ces différentes raisons, on peut postuler que, même s'ils ne sont pas constamment contraints dans leurs déplacements par la coercition, leur possibilité de se déplacer hors de cet espace confiné est limitée, tout comme celle d'une progression sociale.

La situation des esclaves installés en ville, qu'ils exercent des fonctions domestiques ou administratives, est plus complexe et plus variée. Les esclaves domestiques ont des interactions régulières avec leur maître et vivent souvent dans la même maison qu'eux, bien que dans des espaces réservés. Si un lien de confiance s'établit avec leur maître ou leur maîtresse, ils peuvent être assez libres dans leur déplacement. Au sein de l'espace urbain, les esclaves, notamment les femmes esclaves, sont très présents et très mobiles, ils sont chargés d'effectuer des commissions, de porter des courriers. Dans le récit de Clapperton on croise une vieille esclave envoyée pour porter une lettre et des femmes esclaves qui vendent du coton au marché⁶¹. Tout comme dans le récit de Richardson⁶². Le vocabulaire kanuri de Sigismund Koelle évoque le mot de *nkima*, qui désigne une femme esclave vendant de l'eau au marché avec l'autorisation de son maître⁶³. Cette mobilité des femmes esclaves dans l'espace urbain est à interroger au regard de l'idéal de claustration des femmes musulmanes prôné alors par les

60. LOVEJOY, P. « Problems... », *op. cit.*, p. 243.

61. Clapperton, In: BRUCE-LOCKHART, J., LOVEJOY, P. *Hugh Clapperton to the interior of Africa: records of the second expedition. 1825-1827*, Leiden, Brill, 2005, p. 307.

62. RICHARDSON, J. *Travel...*, t. 2, p. 49.

63. KOELLE, S. *African...*, *op. cit.*, p. 380.

leaders du Jihad de Sokoto⁶⁴. C'est la présence des femmes esclaves qui permet la claustration des femmes nobles musulmanes. L'honneur des unes dépend du déshonneur des autres. Précisons que ce sont évidemment des esclaves dont on ne doute plus de la loyauté, auxquels ce type de tâches est assigné. Ainsi, Dorugu, quelque temps après son installation à Kukawa, alors qu'il a établi des liens privilégiés avec sa maîtresse et sa fille, raconte qu'il rend régulièrement visite dans une autre maison à deux esclaves de son village avec lesquels il parle haoussa⁶⁵. Si les déplacements sont souvent libres au sein de l'espace urbain, c'est qu'un contrôle social fort s'y exerce. Rappelons que les villes et villages sont entourés d'enceinte, en banco ou en végétaux, possédant un système de portes, souvent gardés par un représentant de l'autorité politique. Le franchissement de la porte, de l'intérieur comme de l'extérieur, obéit à un usage par lequel s'opère une identification qui permet au pouvoir politique de surveiller et de contrôler l'espace public. Il est donc difficile pour un esclave de quitter la ville s'il n'y a pas été autorisé par son maître. Au passage des portes, il court le risque d'être reconnu et interrogé sur sa destination. Le principe d'auto-déclaration prévalant, il pourra *a priori* quitter la ville que son déplacement soit régulier ou non, mais il a peu de chances de passer inaperçu. S'il cherche à s'enfuir, la direction de son départ sera de fait identifiée et on saura où le chercher.

Les esclaves engagés dans des activités militaires ou dans le commerce de longues distances, parcourent de larges espaces et ont plus de possibilité de progression sociale que les esclaves agricoles⁶⁶. Les esclaves militaires utilisés dans les raids esclavagistes peuvent acquérir par ce biais des esclaves, tout comme les esclaves engagés dans le commerce de longues distances peuvent commercer et acquérir des richesses.

Dans les sources apparaissent clairement la complexité et la diversité des formes de contrôle et de coercition qui s'exerce sur la mobilité des esclaves. Ce contrôle n'est ni permanent ni continu et semble lié aux évolutions constantes et conjoncturelles des situations à la fois géopolitiques et individuelles. Le parcours d'Eisami montre comment un changement géopolitique peut profondément modifier la situation

64. COOPER, Barbara. « Reflections on Slavery, Seclusion and Female Labor in the Maradi Region of Niger in the Nineteenth and Twentieth Centuries », *Journal of African History*, 35-1, 1994, p. 61-68.

65. Dorugu, In: KIRK-GREENE, A., NEWMAN, P. *West...*, *op. cit.*, p. 41.

66. COQUERY-VIDROVITCH, Catherine, LOVEJOY, Paul (éd.). *The Workers of African trade*. Beverly Hills, Sage Publications, 1985, p. 16, 18.

d'un esclave. En 1817, il est depuis quatre ans au service d'un Yorouba qu'il désigne comme le fils du roi de Katunga, c'est-à-dire d'Old Oyo, lorsqu'éclate dans la région limitrophe d'Ilorin une insurrection⁶⁷. Les révoltés musulmans d'Ilorin offrent alors la liberté à tous ceux qui voudront les rejoindre. Des amis du maître d'Eisami attirent son attention sur le risque que représente ce contexte qui pourrait offrir à son esclave un moyen et une raison de s'échapper. Celui-ci décide donc de le revendre. Eisami est de nouveau enchaîné, emmené dans la ville d'Asashe (Porto Novo) et vendu à des marchands portugais⁶⁸. Ici, encore une fois, les enjeux géopolitiques scellent un destin individuel. Cette attention portée par les maîtres au contexte géopolitique correspond à une réalité : les révoltes, les querelles dynastiques, les guerres civiles et les conflits sont des opportunités pour les esclaves de s'enfuir dans la désorganisation générale⁶⁹. À une autre échelle, alors que Dorugu semble relativement libre de ses mouvements à Kukawa, il est brusquement saisi par ordre de sa maîtresse, mis aux fers et revendu. Il comprend plus tard que sa maîtresse croyait qu'il rendait visite à ses compatriotes afin de préparer sa fuite⁷⁰. La liberté relative qui lui permettait de recréer des liens personnels au sein de la ville a finalement joué contre lui. Quelle que soit la relation d'intimité qui lie un esclave et son maître, si sa loyauté est mise en doute, il est immédiatement revendu ou de nouveau soumis à la coercition. Des formes de contrôle social attentives aux évolutions des contextes et aux changements d'attitude individuels semblent donc peser sur eux.

Si la majorité des esclaves semblent libres de se déplacer dans leur espace de résidence, le village, les zones de cultures ou le quartier, leur mobilité quotidienne semble restreinte à ces espaces. Mais une simple décision de leur maître peut les emmener dans de longs trajets. Selon son bon vouloir, leur maître peut leur demander de le suivre à la guerre, où dans ses voyages ou bien les envoyer n'importe où pour réaliser une tâche quelconque. Clapperton décrit ainsi cette situation : « – When not working [the slave] must attend all calls of his master and also attend him on a jour[ney] or go to war if ordred »⁷¹. Il est difficile

67. BRUCE-LOCKHART, J., LOVEJOY, P. *Hugh...*, *op. cit.*, p. 40; LAW, Robin. *The Oyo empire: c.1600- c.1836: a west African imperialism in the era of the Atlantic slave trade*. Oxford, Clarendon press, 1977, p. 255-258.

68. Eisami In: CURTIN, P. *Africa...*, *op. cit.*, p. 157–158 et 212-213.

69. LOVEJOY, P. « Problems... », *op. cit.*, p. 256-262.

70. Dorugu, In: KIRK-GREENE, A., NEWMAN, P. *West...*, *op. cit.*, p. 42.

71. Clapperton, In: BRUCE-LOCKHART, J., LOVEJOY, P. *Hugh...*, *op. cit.*, p. 311. L'orthographe originale du document a été respectée.

d'évaluer dans quelle mesure un individu asservi a la possibilité de refuser ce type de demande. Dorugu, raconte que son nouveau maître arabe le convoque un jour pour le charger de partir à Kano vendre un cheval. Il refuse en lui déclarant, qu'étant esclave, il a trop de risque d'être acheté à la place du cheval⁷². Ce refus ne semble pas avoir de conséquence sur sa relation avec son maître, mais cet exemple ne suffit pas à établir ou même à faire l'hypothèse d'une règle. Plus largement, un esclave a besoin de l'autorisation de son maître pour quitter son lieu de résidence et en général la mobilité des esclaves et des groupes tributaires est liée à celle de leurs maîtres⁷³. Le lien entre la mobilité du maître et de son esclave apparaît dans deux proverbes haoussas recueillis par Merrick au tout début du xx^e siècle et qui lui ont été explicités en termes de lien entre maître et esclave : *Daki ya tasshi ragaya ya zona ?/La hutte est partie, le garde-manger peut-il rester ?* ou *Barewa ta yi gudu, dan ta shi rerefi/la gazelle s'en est allé en galopant, son petit peut-il se trainer ?*⁷⁴. Cette métaphore animale utilisée pour caractériser l'interconnexion des déplacements au sein de la relation de dépendance se retrouve dans les témoignages recueillis en Ader⁷⁵.

Dans le contexte d'esclavage pyramidal qui prévaut dans la région, ces situations les plus courantes sont celles de la majorité des travailleurs asservis, mais au sommet une poignée d'esclaves jouissant d'une position privilégiée ne semblent pas soumis aux mêmes règles.

72. Dorugu, In: KIRK-GREENE, A., NEWMAN, P. *West..., op. cit.*, p. 44. Dorugu a raison de se méfier, cette pratique est attestée par d'autres sources: YAJI, Hamman. *The diary of Hamman Yaji: chronicle of a West African Muslim ruler* edited and introduced by James H. Vaughan and Anthony H. M. H. Kirk-Greene. Indianapolis, Indiana university press, 1995, p. 69.

73. ROSSI, Benedetta. « Slavery and Migration: Social and Physical Mobility in Ader (Niger) ». In: B. Rossi (éd.), *Reconfiguring...*, p. 182-206.

74. Proverbes 35 et 356, MERRICK, Captain G. *hausa proverbs*, Londres, Trübner & co, 1905, n°14 et 63. L'utilisation du mot garde-manger est ici impropre mais permet de rendre au mieux l'image originale qui était difficilement traduisible en français.

75. Comme le montre le témoignage de Moussa : « Before the arrival of the French no one migrated. Life was different, and a slave had no independence. A slave was like one of the animals of his master. He could not move without his master's agreement, Moussa », Témoignage 4 in Benedetta Rossi, « Without history? Interrogating 'Slave' Memories in Ader (Niger) », In: KLEIN, Martin, GREENE, Sandra, BELLAGAMBA, Alice (éd.). *African Voices on Slavery and the Slave Trade*. Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 820.

Un esclave de confiance va libre

Si les esclaves sont très présents sur les routes du Soudan central on peut distinguer plusieurs situations. Dans le commerce de longue distance, la main d'œuvre servile est très importante et participe au transport des marchandises au sein des caravanes, notamment pour décharger, nourrir, abreuver les animaux, préparer les repas et le camp pour la nuit⁷⁶. Mais l'on rencontre aussi des esclaves voyageant seuls, sans surveillance, exempts de contrainte ou de coercition réalisant pour leurs maîtres des trajets sur de longues distances. Si ces esclaves qui parcourent les routes ne sont pas de simples travailleurs, ils n'appartiennent pas non plus forcément à l'élite restreinte des esclaves royaux puissants et influents. Ces hommes sont caractérisés par la confiance qui leur est accordée, puisqu'ils se déplacent sur de grandes distances sans que leur maître ne puisse exercer *a priori* un contrôle sur leurs mouvements. Il est important de constater que ces esclaves qui se déplacent dans une relative liberté ont acquis une position à l'intérieur du système d'esclavage. Ils sont, selon une formule qui se retrouve souvent sous la plume des explorateurs, des « esclaves de confiance ». Comme pour les esclaves à talents de l'Amérique coloniale moderne ou les esclaves établis du monde gréco-romain antique, il ne s'agit pas d'une catégorie claire mais plutôt d'une position de fait difficile à définir⁷⁷.

Pour que cette confiance soit accordée à un esclave plusieurs éléments doivent se combiner : il doit être installé durablement en un lieu et sous la tutelle d'un maître, ne pas avoir cherché à s'échapper, travailler dur et il peut avoir contracté des liens familiaux localement. En plus de ces critères évidents, nos récits de vie évoquent une autre étape. Dans plusieurs d'entre eux, celui qui se raconte se remémore un entretien avec son maître durant lequel il a été interrogé sur ses origines sociales, familiales, religieuses et géographiques. Eisami, alors qu'il vient d'être acheté par un Yorouba, est invité à s'asseoir devant lui. Son nouveau maître désigne ses scarifications et lui demande s'il était fils de roi dans son pays. Eisami, répond que son père était un

76. Dans cette région le transport de marchandises est plutôt effectué à dos d'animaux (bœufs ou chameaux selon les régions) et géré par des convoyeurs qu'effectué à tête d'homme par des porteurs. Mark B. Duffill, Paul Lovejoy, « Merchants, Porters, and Teamster in the Nineteenth-century Central Sudan », In: COQUERY-VIDROVITCH, C., LOVEJOY, P. (éd.). *The Workers...*, *op. cit.*, p. 142-143.

77. PÉTRÉ-GRENOUILLEAU, Olivier. *Dictionnaire des esclavages*. Paris, Larousse, 2010, p. 528-530.

lettré⁷⁸. Dorugu, après avoir été vendu à un Arabe à Kukawa, est lui aussi convoqué devant son maître qui lui demande d'où il vient⁷⁹. Saïd, lui, renverse les rôles. À son arrivée à Mourzouk, il est envoyé par son maître cultiver les champs avec l'autre esclave de celui-ci. Après quinze jours, il se présente devant son maître pour se plaindre de sa situation en lui disant qu'il n'est pas habitué à un tel travail et qu'il souhaiterait être revendu à un Turc ou à un Égyptien. Son maître lui demande alors ce que faisait son père et semble embarrassé par sa réponse car il connaît le père de Saïd, qui était un personnage important à la cour d'El Kanemi. Il lui reproche alors de ne pas lui avoir dit qu'il était au Soudan, probablement parce qu'il aurait proposé à son père de le racheter⁸⁰.

Au-delà des détails anecdotiques, ces entretiens montrent comment le maître cherche à identifier celui à qui il a affaire, certainement afin de déterminer à quelle fonction son interlocuteur lui sera le plus utile. Ce type d'entretiens ne concerne pas tous les esclaves, mais ceux dont certaines aptitudes ont été remarquées ou ont intrigué. Le rôle joué par les marques faciales doit être ici soulevé (**Figure 2-3**)⁸¹. À partir des scarifications d'un individu, on peut repérer d'où il est originaire et donc postuler des dispositions particulières en fonction des spécialisations économiques régionales et des stéréotypes accolés à chaque région⁸². Ces entretiens peuvent être aussi l'occasion de repérer un individu aux talents particuliers, de connaître sa position sociale dans sa société d'origine, de savoir s'il est islamisé, quel est son degré d'instruction, d'où il vient et quel a été son parcours. Tous

78. Eisami In: CURTIN, P. *Africa...*, *op. cit.*, p. 157-158, 212-213.

79. Dorugu In: KIRK-GREENE, A., NEWMAN, P. *West...*, *op. cit.*, p. 44.

80. SAID, N. « A Native... », *op. cit.*, p. 490. Sur la rançon voir: Jennifer Lofkrantz, *Ransoming Policies and Practices in the Western and Central Bilād al-Sūdān 1800-1910*. Unpublished PhD, York University, 2008.

81. Ici les scarifications sont liées aux lignages et à la société d'origine, contrairement à ce qui se passe en méditerranée où les esclaves sont marqués par leur maître. W. Kaiser, « Vérifier les histoires, localiser les personnes. L'identification comme processus de communication en méditerranée (XVI^e-XVII^e s.) » In: MOATTI, Claudia, KAISER, Wolfgang (éd.). *Gens de passage en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne. Procédure de contrôle et d'identification*. Paris, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, 2007, p. 369-386.

82. « A knowledge of marks is useful, for, in addition to knowing a man's district, one knows roughly his special aptitudes. For example, a man with Kabbi marks would probably be able to swim; one with Gober marks would know about camel and donkey transport; one with Bornu marks would know about ox transport, &c. One can also trace criminals and deserters », MERRICK, C. *hausa...*, *op. cit.*, p. 94.

ces éléments sont ensuite déterminants dans la relation qui s'établit entre le maître et l'esclave.

En effet, l'issue de cette identification semble jouer un rôle dans la définition du type de tâches assignées aux asservis, mais aussi dans la détermination des formes de contrôle auxquelles ils sont soumis. Saïd n'est plus envoyé aux champs mais vendu à un officier turc, dont il devient l'esclave de confiance, l'accompagnant quotidiennement dans ses visites au Pacha et réalisant pour lui des transferts de fonds⁸³. On peut se demander si, lorsqu'il l'a vendu à cet officier, son maître a fait valoir sa position sociale d'origine et le fait qu'il soit lettré en arabe et en Kanouri. Ses aptitudes, son savoir-faire et ses connaissances auraient ainsi pu jouer un rôle dans la définition du prix de vente⁸⁴. Dans tous les cas, l'origine sociale de Saïd le rendait inapte au travail des champs et son maître, décrit comme un homme pauvre ne possédant qu'un seul esclave, n'avait pas l'usage d'un esclave de confiance. Dans le récit de Dorugu, son entretien avec son maître correspond à un changement dans son mode de vie. Il peut désormais aller chercher du bois en forêt, ou du fourrage, avec deux autres esclaves et est ensuite sollicité pour accompagner son maître dans un voyage vers Gujba⁸⁵. Dans le récit de Dorugu, de la confiance qui lui est accordée après cet entretien semble découler clairement une plus grande liberté de mouvement.

La relation entre progression sociale des esclaves et mobilité est attestée dans d'autres circonstances et d'autres contextes. Ainsi lorsque Sallama Dako, esclave royal chargé d'une plantation pour le *Sarkin* Kano, est interrogé sur les récompenses que pouvait recevoir un esclave de plantation particulièrement travailleur et honnête avant la colonisation, il répond que celui-ci était félicité et pouvait être envoyé recueillir des taxes dans différentes villes⁸⁶.

Certains portent des courriers d'une ville ou d'une région à une autre, d'autres accompagnent des voyageurs en un lieu où vont les y chercher, d'autres servent de guides ou sont envoyés acheter ou vendre

83. SAID, N. « A Native... », *op. cit.*, p. 490.

84. Comme l'a montré Jane Guyer pour l'Afrique équatoriale, la richesse en homme est aussi parfois conçue selon un régime de qualité autant que de quantité. GUYER, Jane. « Wealth in People and Self-Realization in Equatorial Africa », *Man*, new series, 28-2, 1993, p. 246.

85. Dorugu In: KIRK-GREENE, A., NEWMAN, P. *West...*, *op. cit.*, p. 44.

86. Sallama Dako In: STILWELL, Sean, HAMZA, Ibrahim, LOVEJOY, Paul. « The Oral History of Royal Slavery in the Sokoto Caliphate: An Interview with Sallama Dako », *History in Africa*, 28, 2001, p. 289.

des marchandises⁸⁷. Dans tous ces cas, la mobilité est au centre de la mission. Ce qui nous invite à soulever une dernière question celle de l'existence dans la région d'esclaves spécialisés dans les déplacements ayant réalisé une carrière dans ce domaine.

Esclavage, commerce et savoir voyager

De nombreux spécialistes ont souligné la présence d'esclaves dans les circuits commerciaux africains du XIX^e siècle⁸⁸. Mais cette présence a rarement été questionnée, notamment afin d'établir pourquoi des esclaves avaient été choisis pour participer à ces réseaux ou ce que ces hommes asservis apportaient spécifiquement à ce commerce, ou encore quel intérêt il y avait pour eux à y participer. Dire que l'on emploie indifféremment dans le commerce de longue distance des esclaves, ou des hommes libres, ne paraît pas satisfaisant et il semble au contraire que les spécificités du statut et de l'expérience des esclaves jouent un rôle déterminant dans ce choix.

87. Clapperton évoque par exemple: « the domestic slaves are some employed in distant journeys & will even ["be sent" inserted] go as far as Gonja with corn or equipment to sell for their master or Mistress and instances are very rare of their betraying their trust », BRUCE-LOCKHART, J., LOVEJOY, P. *Hugh...*, *op. cit.*, p. 232.

88. FISHER, Allan. *Slavery and Muslim society in Africa: the institution in Saharan and Sudanic Africa and the Trans-Saharan trade*. Londres, C. Hurst and C, 1970, p. 120; LOVEJOY, Paul, BAIER, Stephan. « The Tuareg of the Central Sudan. Gradation in Servility at the desert Edge (Niger and Nigeria) », In: MIERS, Suzanne, KOPYTOFF, Igor (éd.). *Slavery in Africa: historical and anthropological perspectives*. Madison, University of Wisconsin press, 1977, p. 407; WALZ, Terence. « Family archives in Egypt: new light on nineteenth-century provincial trade », In: Groupe de recherches et d'études sur le Proche Orient, *L'Égypte au XIX^e siècle*. Paris, Editions du Centre national de la recherche scientifique, 1982, p. 24 ; HARMS, Robert. « Sustaining the System: Trading Towns along the Middle Zaire », In: ROBERTSON, Claire C., KLEIN, Martin A. (éd.). *Women and slavery in Africa*. Madison/Londres, University of Wisconsin press, 1983, p. 95 ; LOVEJOY, P., COQUERY-VIDROVITCH, C. *The Workers...*, *op. cit.*, p. 18; DUFILL, Mark B., LOVEJOY, Paul. « Merchants, Porters », *op. cit.*, p. 145; ROBERTS, Richard. *Warriors, merchants and slaves: the state and the economy in the Middle Niger valley, 1700-1914*. Stanford, Stanford university press, 1987, p. 64 ; GLASSMAN, Jonathon. *Feasts and riot: revelry, rebellion and popular consciousness on the Swahili Coast, 1856-1888*. Portsmouth, Heinemann, 1995, p. 74-76; HANNA, Nelly. *Making big money in 1600: the life and times of Isma' il Abu Taqiyya, Egyptian merchant*. Syracuse, Syracuse University Press, 1998, p. 47; LYDON, Ghislaine. *On trans-Saharan trails: Islamic law, trade networks, and cross-cultural exchange in nineteenth-century Western Africa*. Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 35, 127-128; HALL, Bruce. « How Slaves Used Islam: The Letters of Enslaved Muslim Commercial Agents in the Nineteenth-Century Niger Bend and Central Sahara », *Journal of African History*, vol. 52, n°3, 2011, p. 280, p. 287.

Des esclaves de confiance spécialistes du voyage

Les enjeux économiques liés aux déplacements sont extrêmement importants dans la région. Les transports sont au cœur de l'économie régionale puisque c'est le mouvement des produits d'un lieu vers un autre qui permet de réaliser une plus-value. Voyager est ainsi un moyen d'acquérir prestige et richesse, mais représente aussi des risques. Pour démêler les raisons qui poussent à choisir des esclaves pour occuper des fonctions importantes dans ce commerce, l'analyse du parcours de plusieurs de ces esclaves agents commerciaux paraît indispensable.

Au printemps 1845, alors qu'il séjourne à Ghadamès, Richardson fait plusieurs observations qui éclairent notre propos. Il remarque tout d'abord qu'il n'est pas rare pour les marchands sahariens d'envoyer leur homme de confiance, et parfois des esclaves, dans des pays lointains quand ils ne peuvent s'y rendre⁸⁹. Il croise au cours du même séjour un esclave d'Haj Abd-Errahman que celui-ci envoie chaque année vendre des marchandises comme s'il était un quelconque marchand⁹⁰. Il remarque que cet esclave a de nombreuses qualités et échange pour Hadj Abd-Errahman des marchandises et des esclaves sans jamais s'enfuir. Cette pratique ne semble pas limitée au sud de l'actuel Lybie et aux marchands ghédamsis. Le fait que des esclaves gèrent le commerce sur des parcours traversant les frontières politiques, religieuses ou identitaires se retrouve dans d'autres zones de la région. Ainsi l'un des esclaves haoussa interrogé par Castelnau, Osman/Francisco, originaire de Shira près de Tachina semble avoir lui aussi joué le rôle d'agent commercial⁹¹. Alors qu'il accompagne son maître faire la guerre dans la région de Zaria ce dernier est tué à Java. Osman est alors revendu et emmené par Sokoto en Air où il passera huit ans. Sur ses activités durant ces huit années nous n'avons pas de renseignements. Mais il est certainement devenu à un certain moment agent commercial pour son maître, puisque c'est alors qu'il effectue un voyage au Zamfara « pour y acheter des noirs » qu'il est de nouveau enlevé et réduit en esclavage⁹². Paul Lovejoy et Stephen Baier ont montré comment les groupes Torakawa et Agalawa ont transformé en quelques générations leur statut, passant de dépendants au sein de la société touarègue à

89. RICHARDSON, J. *Travels...*, *op. cit.*, t. 1, p. 260.

90. RICHARDSON, J. *Travels...*, *op. cit.*, t. 1, p. 188.

91. CASTELNAU, F. *Renseignements...*, *op. cit.*, p. 37-38.

92. CASTELNAU, F. *Renseignements...*, *op. cit.*, p. 38.

celui de commerçants prospères dans la société haoussa⁹³. Certains membres de ces groupes serviles au sein de la société touarègue sont devenus d'important *madugu*, parmi les plus riches *talaka* (gens du commun) de la région de Kano. El Haichaïchi, ce Tunisien de bonne famille ouvertement pro-français, propose dans sa relation de voyage commandé par Morès et répondant aux attentes de la Résidence de Tunis, une liste des « négociants originaires de Ghadamès établis dans les principaux centres du Soudan »⁹⁴. Parmi les 19 marchands ghédamsis présents à Kano qu'il cite : « Ali Ben Barka, esclave nègre du négociant Moammed ben Brahim el-Tseni ; et les négociants Hamadou et Zaberma, affranchis d'El-Hadj Ali Ahmed El-Tseni »⁹⁵.

Richardson lors de son voyage au Soudan en septembre 1851, rencontre un autre de ces esclaves agents commerciaux. Il s'agit de Zangheema l'esclave dévoué du chef de guerre touareg Ennour⁹⁶. Selon Richardson, Zangheema, est pour Ennour « sa main droite, son homme d'affaires, son vizir, son ombre, son autre lui-même » et est chargé d'assurer pour lui le trafic entre Mourzouk et Kano⁹⁷. Un autre personnage que nous ne connaissons que par la carte qu'il a produit pour Clapperton semble occuper une fonction similaire (**figure 4**)⁹⁸. Nous n'avons aucune information directe sur ce personnage à l'exception de la mention au dos de la carte qui indique qu'elle a été réalisée par un esclave d'Hat Salah. Ce dernier, est un marchand Majabra originaire de l'oasis de Jalo, près d'Awjila dans l'actuel Lybie, il est l'ambassadeur commercial d'El Kanemi et son agent à Kano. Partie prenante du commerce soudanais et transsaharien, il joue dans la première moitié du XIX^e siècle un rôle clé dans les relations politiques entre Tripoli, le Soudan et le Fezzan. C'est un homme important,

93. LOVEJOY, P., BAIER, S. « The Tuareg... », p. 407.

94. EL-HACHAÏCHI, Mohammed ben Otsmane. *Voyage au pays des Senoussia, à travers la Tripolitaine et les pays touareg*, Paris, A. Challamel, 1903, p. 220. Pour une analyse de la fabrication et des enjeux liés à ce texte: TRIAUD, Jean Louis. *La légende noire de la Sanûsiyya : une confrérie musulmane saharienne sous le regard français (1840-1930)*. Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 1995, p. 375-386.

95. EL-HACHAÏCHI, M. *Voyage...*, *op. cit.*, p. 221.

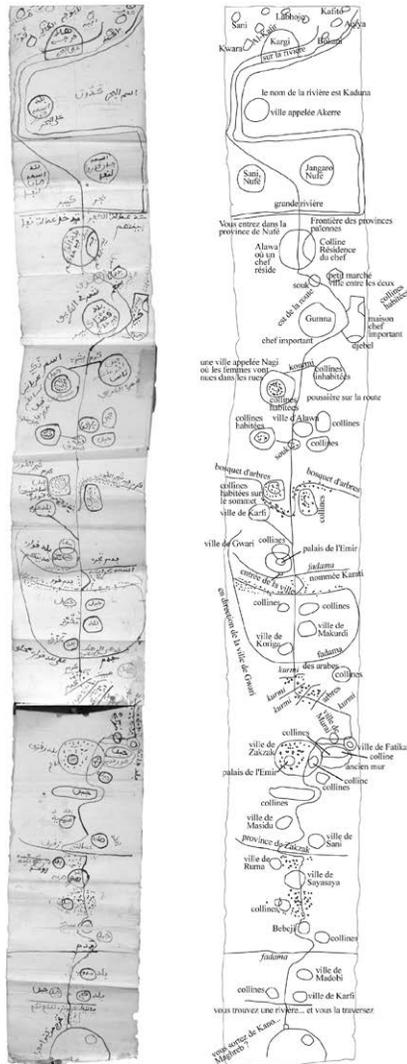
96. Ennour est un chef de guerre Kel Ewey, reconnu pour sa valeur et ses qualités militaires. Il l'emporte alors en prestige et en notoriété sur le sultan de l'Air et l'*anastafidet*, TRIAUD, Jean Louis. « Hommes de religion et confréries islamiques dans une société en crise, l'Air aux XIX^e et XX^e siècles. Le cas de la Khalwatiyya », *Cahiers d'Études Africaines*, 91, 1983, p. 242.

97. RICHARDSON, J. *Narrative...*, *op. cit.*, t. 1, p. 323.

98. RGS, Mr Nigeria S/S 39, 7. BRUCE-LOCKHART, J., LOVEJOY, P. *Hugh...*, *op. cit.* p. 498.

qui rassemble sans aucun doute autour de lui une sorte de cour et de nombreux dépendants, domestiques et esclaves. Bien qu'il ait résidé chez Hat Salah et qu'il se soit lié d'amitié avec lui, Clapperton ne fait référence dans son récit à aucun de ses esclaves en particulier et aucun n'est désigné spécifiquement par son nom, sa fonction ou son importance. Pour reconstituer le parcours de cet esclave cartographe et sa position au sein de la maison d'Hat Salah, il ne nous reste que sa carte éclairée par la comparaison avec le parcours de Zangheema.

L'auteur de la carte est certainement, tout comme ce dernier, l'homme de confiance d'Hat Salah, celui qui gère ses affaires et s'occupe pour lui du commerce entre Kano et le Nupé. La carte figure, en effet, toutes les informations qu'un voyageur maîtrisant parfaitement la route pourrait avoir repérées, mais aussi toutes celles nécessaires afin de se déplacer et de commercer en sécurité. L'itinéraire déroule, le relief et les éléments du paysage repérés sur la route qui permettent de se situer dans l'espace, les points d'eau et les lieux de marchés indispensables au ravitaillement, les représentants politiques auxquels il faut porter ses présents, faire allégeance ou payer une taxe de passage et les frontières qui permettent de déterminer qui est l'autorité politique dans la région. Cette carte révèle des connaissances concernant un espace long de 800 kilomètres, au sein duquel son rédacteur est certainement un acteur de premier plan des échanges commerciaux. Ce parcours s'étend au-delà du territoire directement contrôlé par Kano ou gouverné par des autorités portant allégeance au Jihad de Sokoto et traverse des espaces païens jusqu'au Nupé, où se développe un mouvement de Jihad local se réclamant de Sokoto.



Un esclave a vu le monde: Se déplacer en tant qu'esclave au Soudan central (XIXe siècle)

FIGURE 4 – Route de Kano à Nyffé par l'esclave d'Hat Salah⁹⁹

L'examen du parcours de ces hommes nous montre que certains sont devenus des spécialistes du commerce de longue distance et ont atteint le haut de la hiérarchie, d'où ils commandent sans aucun doute

99. RGS Mr Nigeria S/S 39, 7. BRUCE-LOCKHART, J., LOVEJOY, P. *Hugh*, 498. La partie droite est une transcription en français et une adaptation de la carte réalisée par Yacine Daddi Addoun pour l'ouvrage de Lovejoy et Bruce Lockhart.

des hommes libres, transcendant ainsi leur statut. Dans cette économie de la mobilité, plusieurs hypothèses peuvent expliquer que des esclaves soient régulièrement sollicités pour parcourir les routes. D'une part si les esclaves sont soumis aux mêmes dangers que les autres et craignent autant d'être capturés et revendus, pour leur maître il vaut toujours mieux les perdre que d'être capturé soi-même. D'autre part, en tant qu'esclaves, la fortune qu'ils pourront acquérir revient en majeure partie à leur maître, leur situation d'asservissement les prévient en effet de revendiquer légitimement l'accès au pouvoir ou à la richesse de manière autonome. Participer à ce commerce a néanmoins un intérêt pour ces esclaves notamment parce qu'ils peuvent en y participant accumuler de la richesse pour leur propre compte et aussi voir évoluer leur statut, notamment en devenant des clients de confiance de leur maître et même parfois acquérir ainsi leur liberté¹⁰⁰. C'est peut-être le cas des négociants Hamadou et Zaberma, affranchis d'El-Hadj Ali Ahmed El-Tseni. Enfin, une dernière hypothèse peut expliquer l'emploi de ces esclaves dans le commerce. En effet, lorsque l'on s'interroge sur les raisons qui poussent les maîtres à choisir des esclaves pour effectuer ces déplacements la question du savoir semble occuper une place déterminante.

Tu as fait un bon choix cette esclave a vu le monde

Le rôle du savoir dans l'institution de l'esclavage et notamment dans la promotion sociale des esclaves est établi pour plusieurs régions d'Afrique¹⁰¹. À Kano au XIX^e siècle, les esclaves royaux utilisent le savoir comme un capital culturel servant à maintenir et à renforcer leur position sociale à la cour tandis que l'émir recrute ses esclaves royaux de manière à avoir accès à une large variété de talents et de savoir-faire¹⁰². De fait, le désir d'accumuler un grand nombre de clients n'aboutit pas forcément à l'homogénéisation de la clientèle. Au contraire les élites politiques africaines ont souvent cherché à diversifier leurs clients

100. HALL, B. « How Slaves... » *op. cit.*, p. 288.

101. Pour l'Afrique de l'est : Thaddeus Sunseri, *Vilimani: labor migration and rural change in early colonial Tanzania*. Portsmouth/Oxford, Heineman/J. Currey, 2002, p. 28-29.

102. STILWELL, Sean. *Paradoxes of power: the Kano "mamluks" and male royal slavery in the Sokoto Caliphate, 1804-1903*, Portsmouth, Heinemann, 2004, p. 166-169, STILWELL, Sean. « The Power of Knowledge and the Knowledge of Power: Kinship, Community and Royal Slavery in Kano, 1807-1903 », In: MIURA, Toru, PHILIPS, John Edward. (éd.). *Elite Slavery in the Middle East and Africa: A Comparative Study*. London, Kegan Paul, 2000, p. 117-158.

en fonction des savoir-faire, des talents et des capacités de ceux-ci¹⁰³. L'objectif d'accroître sa richesse en hommes se double ainsi d'une volonté d'acquérir et de contrôler une richesse en savoir, l'acquisition et la mobilisation d'esclaves étant un moyen d'accumuler et de contrôler des savoirs. Dans ce contexte, si des esclaves sont régulièrement sélectionnés pour effectuer des tâches impliquant des déplacements, il est nécessaire de se demander pourquoi, et notamment de se demander si ce n'est pas parce qu'il leur ait reconnu des compétences spécifiques dans le domaine du voyage.

Dans les sociétés du Soudan central, il y a alors une distinction fondamentale entre les hommes savants, ceux qui connaissent des choses, et les gens du commun considérés, comme des ignorants. Ce savoir est largement lié à l'Islam, à la connaissance du Coran et la maîtrise de compétence scripturaires, mais touchent aussi d'autres domaines de compétence. Ainsi, les spécificités du milieu aride ou semi-aride et le contexte politique troublé de la première moitié du XIX^e siècle, impliquent de posséder un ensemble de savoirs pour pouvoir voyager en sécurité. La maîtrise d'un savoir-faire technique permet au voyageur entraîné de repérer les modifications du terrain en fonction des saisons et des conditions climatiques ainsi que de reconnaître les divers marqueurs naturels. Ce savoir technique se combine à un savoir social et politique et à des règles de savoir voyager. La nécessité de posséder cet ensemble de connaissances et de techniques a pour conséquences une forte professionnalisation des métiers du voyage qui apparaît notamment dans l'abondance de mots haoussa désignant des fonctions ou des titres liés à ces métiers¹⁰⁴.

L'acquisition et la maîtrise de ces savoirs est avant tout fondée sur l'expérience. On apprend à savoir voyager en voyageant, ainsi devenir *madugu*, c'est d'abord avoir beaucoup voyagé et appris auprès d'autres *madugu* expérimentés¹⁰⁵. Les sociétés du Soudan central au XIX^e siècle valorisent ceux qui ont voyagé et leur reconnaissent une expérience valant connaissance. Dans ce contexte, il ne semble pas que le statut

103. GUYER, Jane, BELINGA, Eno. « Wealth in People as Wealth in Knowledge: Accumulation and Composition in Equatorial Africa », *The Journal of African History*, vol. 36, n°1, 1995, p. 91-120.

104. *Madugu* (chef de caravane), *jaji* (chef de caravane), *abokin jaji* (compagnon du chef de caravane), *jagaba* (guide), *fatake* (marchand itinérants) etc... ABRAHAM, Roy C. *Dictionary of the Hausa Language*. Londres, University of London Press, 1968. Tous ces mots sont présents dans des sources du XIX^e siècle.

105. FLEGEL, Eduard R. *The biography of Madugu Mohaman Mai Gashin Baki*. Traduit par M. B. Duffill, Los Angeles, Crossroads Press, 1985, p. 10-11. Sur ce point: LE-FEBVRE, C. « Ce que l'itinéraire... », p. 34-35.

des esclaves disqualifie leur expérience et leur savoir, bien au contraire. En effet, les esclaves ont pour eux d'avoir, du fait de leur exil et de leur migration forcée, parcouru de longues distances, visité de nombreux espaces et régions différentes. L'arrachement initial à leur terre natale, leur implantation dans une autre région géographique, politique et linguistique et enfin la mobilité liée à leur asservissement – revente d'un maître à un autre, voyage d'une maison de leur maître à une autre, obligation de participer à la guerre, voyage au service de leurs différents maîtres – ont pour conséquence qu'ils ont par rapport au reste de la société, y compris leurs maîtres, souvent beaucoup voyagé. Une anecdote rapportée par Clapperton permet d'observer cela. Alors qu'il retourne à Sokoto, Clapperton s'arrête à Katsina où il retrouve Hadj Ahmet, le chef des Arabes de la ville qui y réside depuis trente ans. Hadj Ahmet, en raison de leur lien d'amitié, lui permet de visiter son sérail et lui offre de choisir comme cadeau l'une de ses concubines. Clapperton fatigué et malade, désigne une vieille femme dont il espère qu'elle le soignera. Hadj Ahmet lui dit alors : « tu as fait un bon choix, c'est une femme d'expérience et une bonne cuisinière. Elle a vu le monde et a été au Fezzan »¹⁰⁶.

Parfois, cette expérience se combine, à des compétences liées à leur vie d'avant l'esclavage. Certains de ces esclaves, avaient avant même leur asservissement, déjà une expérience importante du voyage. En effet, ceux qui se déplacent beaucoup de par leur activité, notamment les marchands et les militaires, ont plus de risque d'être capturés puisque c'est majoritairement sur les routes que l'on est enlevé. Ainsi Dogo était depuis deux ans *fatake* auprès de *Madugu* Mizakkara sur la route entre le Damagaram et Zinder lorsqu'il est enlevé¹⁰⁷. Dans les 33 récits analysés ici, trois individus ont été pris au cours d'un voyage, treize à la guerre et huit alors qu'ils pratiquaient le commerce¹⁰⁸. La plupart de ces hommes avaient donc déjà voyagé avant d'être asservis, seuls six d'entre eux n'évoquent aucun déplacement antérieur à leur asservissement¹⁰⁹. La mobilité expérimentée par ces esclaves leur a souvent permis d'acquérir la maîtrise d'un ensemble de connaissances liées à leur expérience du déplacement. Ils ont vu et voyagé dans des régions éloignées et maîtrisent souvent des itinéraires dans des zones difficiles d'accès et dangereuses.

106. Clapperton In: Bovill, E. *Missions...*, *op. cit.*, p. 707.

107. Dogo, In: SCHÖN, J.F., ROBINSON, C.H. *Magana...*, *op. cit.*, p. 210.

108. Cinq ont été enlevés chez eux, un a été vendu alors qu'il était esclave domestique et dans trois cas le mode d'asservissement n'est pas précisé.

109. Pour deux d'entre eux nous ne possédons pas les informations

Au-delà de ces connaissances liées aux voyages, les esclaves parlent souvent plusieurs langues, au moins leur langue maternelle et la langue de l'endroit où ils sont asservis, la plupart du temps une des deux langues véhiculaires de la région le haoussa ou le kanouri. Certains ajoutent à cela une maîtrise de l'arabe écrit liée à leur formation à l'école coranique avant leur asservissement ou au cours de celui-ci¹¹⁰. Enfin, ils possèdent souvent des connaissances ethnographiques, géopolitiques et historiques, liées aux réalités qu'ils ont observées et vécues au cours de leur vie, soit dans leur pays natal, soit dans leurs différents lieux d'asservissement. De ce fait, ils sont considérés dans les sociétés au sein desquelles ils sont asservis comme des sources de connaissances et d'informations dans ces différents domaines. Lorsque les explorateurs européens sollicitent des informations au cours de leur recueil quotidien d'informations géographiques, on leur conseille très souvent d'interroger tel ou tel esclave. Dans leurs récits de voyage, ils indiquent régulièrement et explicitement que leurs informateurs sur tel ou tel point ont été des esclaves désignés par leurs interlocuteurs africains¹¹¹. En effet, c'est particulièrement sur des régions qu'ils ne peuvent visiter qu'ils recherchent des informations. Or ce sont souvent des zones de front ou de conflit, inaccessibles en raison de l'insécurité qui y règne et notamment parce qu'elles sont le lieu de raids esclavagistes. Dans ce contexte, se sont des esclaves originaires de ces régions qui leur sont désignés comme des informateurs potentiels en raison de la valeur accordée à l'expérience et à l'autochtonie, à la fois par les Européens eux-mêmes et par leurs interlocuteurs africains. Ce savoir continue à être actualisé y compris au cours de leur asservissement. Richardson observe alors qu'il réside à Ghât que les esclaves de la ville sont autorisés à converser avec les esclaves des caravanes et obtiennent par ce biais des informations sur leur région d'origine¹¹². On perçoit

110. Sur cette question, aucune conclusion ne peut être tirée de l'analyse des récits de vie traités ici dans la mesure où ceux qui ont été interrogés ont été choisis largement parce qu'ils savaient lire et écrire.

111. « Ne pouvant aller dans l'Ennedi, je voulus du moins obtenir le plus de renseignements possibles sur ce petit pays, et j'empruntai, à cette occasion, d'un certain Abdallah Ben Salim, une esclave ennedienne que ses essais réitérés de fuite avaient fini par faire condamner aux fers à perpétuité. Chaque jour, - c'était la condition, - j'allais moi-même prendre cette femme au logis de son maître, et ensuite, je l'y reconduisais. Par malheur, mes études avec elle finirent d'une façon prématurée. Mon institutrice était une grande et solide gaillarde, d'un teint foncé tirant au rougeâtre », NACHTIGAL, Gustave. *Sahara et Soudan. Tome premier Tripolitaine, Fezzan, Tibesti, Kanem, Borkou et Bornou*. Paris, Hachette, 1881, t. 1, p. 403.

112. RICHARDSON, J. *Narrative...*, op. cit., t. 2, p. 39.

évidemment l'intérêt qu'il y a pour leurs maîtres à les laisser collecter ces informations.

La maîtrise de savoirs géographiques par des esclaves ne se limite pas à leur région d'origine. La relation que Barth entretient avec celui qu'il désigne comme son « ami noir », Gajere, est symptomatique d'un autre phénomène. Gajere, dont le nom signifie « court » ou petit en haoussa, est un esclave d'Ennour. Ce dernier le considère comme un esclave de confiance et l'a nommé *baban bawa* (grand esclave), c'est-à-dire chef de ses esclaves¹¹³. Lorsque Barth quitte la compagnie d'Ennour, en janvier 1851 pour se diriger seul vers Kano, celui-ci lui conseille d'engager Gajere comme guide. À partir de ce moment Barth et lui voyagent en toute amitié, Barth l'interroge constamment à tel point que Gajere se moque de cet étranger qui veut tout savoir sur tout mais refuse de reconnaître Mahomet¹¹⁴. Gajere le renseigne sur la géographie, lui fait la liste toutes les villes du Damergou, des différents itinéraires reliant Zinder à Kano, analyse pour lui la richesse et les revenus des princes de Tessawa, lui raconte les neuf jours de siège de Gasawa, énumère les différentes villes autour de Gasawa et celles détruites dans la région par Bello¹¹⁵. Au-delà de ces informations, Gajere remplit le rôle d'un *madugu* et négocie pour lui le transport de ses marchandises, les animaux nécessaires, offre à sa place les cadeaux et paie les droits de passage que Barth lui rembourse à leur arrivée¹¹⁶. En annexe de son ouvrage, Barth publie plusieurs itinéraires recueillis « de la bouche » de son « intelligent et jovial » ami Gajere¹¹⁷. Lorsqu'Ennour a dû trouver un guide pour ce voyageur prestigieux, constamment à la recherche de connaissances sur la région, c'est un esclave de confiance qu'il a choisi pour cette tâche importante. Il ne doute pas que celui-ci saura de par son expérience garantir la sécurité du voyageur et lui donner toutes les informations dont il aura besoin. En effet, dans les réseaux commerciaux transsahariens les esclaves étaient souvent considérés comme ceux qui en savaient le plus sur le commerce. Ainsi Bruce Hall a montré que les maîtres interrogeaient leurs esclaves sur les prix, les marchés ou la sécurité des routes et invitaient ceux qui les interrogeaient sur ces questions à faire de même¹¹⁸.

113. BARTH, H. *Travels...*, *op. cit.*, t. 1, p. 425.

114. BARTH, H. *Travels...*, *op. cit.*, t. 1, p. 425.

115. BARTH, H. *Travels...*, *op. cit.*, t. 1, p. 420, 427-428, 429, 434, 447, 447, 447-448, 451.

116. BARTH, H. *Travels...*, *op. cit.*, t. 1, p. 489.

117. BARTH, H. *Travels...*, *op. cit.*, t. 1, p. 447-448, 434.

118. BARTH, H. « How Slaves... » *op. cit.*, p. 288-289.

L'ampleur des connaissances géographiques possédées par certains esclaves est confirmée par le fait que plusieurs d'entre-deux ont produit ou participé à la réalisation de cartes pour leurs interlocuteurs européens. Francis de Castelnau présente ainsi dans son ouvrage une carte réalisée à partir d'informations recueillies auprès des esclaves qu'il a interrogés à Bahia et d'un plan fait par eux sur le sol avec des grains de maïs (**Figure 5**)¹¹⁹. Lors de son voyage dans le sultanat de Sokoto en 1827, Clapperton a, lui, recueilli une série de documents cartographiques qui nous donnent des informations sur ce phénomène¹²⁰. La conversation ayant précédé la réalisation de l'un de ces documents intitulé « Route de Katagum et Masfi a la mer » (**Figure 6**) peut être identifiée à un passage du récit de Clapperton, dans lequel ce dernier indique que les informations géographiques qu'il rapporte lui ont été transmises: « par des indigènes du lieu même, qui étaient esclaves ici [à Katagum] et par Haméda »¹²¹. Enfin la carte d'Hat Salah représente l'aboutissement de ce phénomène. La rédaction de la carte en arabe, la transcription de la toponymie vernaculaire et la présence de plusieurs mots en *ajami* témoignent d'une maîtrise des compétences scripturaires et de la culture écrite¹²². L'homme qui a réalisé cette carte bien qu'esclave est un lettré, un savant, maîtrisant des connaissances géographiques, linguistiques et culturelles qui le distingue clairement des gens du commun.

119. CASTELNAU, F. *Renseignements...*, *op. cit.*, p. 26-27.

120. Royal Geographic Society RGS. Mr Nigeria S/S 39, *A collection of route maps of the Niger river, together with original letters from Clapperton and others*. BRUCE-LOCKHART, J., LOVEJOY, P. *Hugh...*, *op. cit.* p. 486.

121. CLAPPERTON, H. *Voyages...*, *op. cit.* t. 2, p. 370. À propos de la production de cette carte: Camille Lefebvre, « Itinéraires de sable. Parole, geste et écrit au Soudan central au XIX^e s. », *Annales HSS*, 4, 2009, p. 803-808.

122. Le mot *ajami* est utilisé pour qualifier des écrits rédigés en langue vernaculaire avec des caractères arabes.

Conclusion

Dans des sociétés qui respectent et admirent ceux qui ont parcouru et vu le monde, l'expérience fondatrice de l'enlèvement, de la capture et de l'exil ainsi que l'accumulation d'expérience de déplacements vécus par les esclaves amènent à les considérer comme plus aptes à la mobilité. Un lien s'établit ainsi entre la confiance accordée à un esclave et sa mobilité dans les deux sens. Il est plus facilement fait confiance à un esclave ayant beaucoup voyagé en raison de ses connaissances liées à son expérience et un esclave de confiance aura une plus grande liberté de mouvements. Les savoirs acquis par l'expérience, accumulés, actualisés et capitalisés par ces esclaves leur offrent des possibilités de progresser socialement et peut-être parfois de se libérer.

Ainsi, des esclaves de confiance, sont choisis pour accomplir des missions lointaines souvent dans des zones dangereuses et certains réalisent de ce fait des carrières dans le monde largement professionnalisé du commerce de longue distance. Au-delà de l'opportunité que cela représente pour eux-mêmes et pour leur maître, ils apparaissent comme des agents d'une rencontre transrégionale. Dans ce contexte de circulation à travers différentes entités politiques, religieuses, linguistique et culturelles, ces hommes dont la situation de dépendance aura construit la multiculturalité sont des agents d'échange et de circulation permettant le dialogue entre des mondes distincts.

Les récits de vie analysés ici, bien que sollicités par des individus étrangers aux sociétés décrites dans un objectif d'usage public et dans une perspective éditoriale, nous invitent à questionner les perceptions du moi socialement et historiquement construites qu'ils révèlent et à nous interroger sur ce que parler de soi veut dire dans ces sociétés. Si ces hommes ont accepté de raconter leur histoire et de décrire leurs voyages c'est certainement que cette expérience exceptionnelle du déplacement les constitue en individu et donne socialement une valeur à leur récit et à leur trajectoire individuelle.

Un esclave a vu le monde: Se déplacer en tant qu'esclave au Soudan central (XIXe siècle)